

# Rhétorique de la culpabilisation dans le roman du terrorisme

Névine Magued

Professeur-adjoint  
Faculté des Lettres – Université du Caire  
[nevinemagued@yahoo.fr](mailto:nevinemagued@yahoo.fr)

## Résumé

La littérature consacrée au terrorisme et à la radicalisation connaît en France depuis les attentats de Paris de 1995 puis de 2015 une vogue de plus en plus importante. Les recherches commencent à prendre elles aussi de plus en plus d'intérêt à ce genre de littérature longtemps marginalisé, d'où l'originalité de cette étude. A travers une application sur un large corpus de quatre romans très récents qui s'inscrivent entre la période de 2016 à 2020 et qui traitent tous des attentats du Bataclan, cette étude a pour objet d'étudier la rhétorique de la culpabilisation dans le roman du terrorisme. Notre travail va consister à dévoiler les aspects sur lesquels porte la culpabilisation de chaque auteur du corpus, les techniques employées et les types d'argumentation adoptés dans leurs dénonciations. Autrement dit, à montrer les recettes mises en œuvre pour convaincre le lecteur et les autorités françaises du discours de la culpabilisation qui ne les dispense pas d'avoir une part de blâme dans la radicalisation. Nous ferons enfin ressortir les solutions envisagées par chaque écrivain à l'issue de ce discours. Une étude rhétorique et sociocritique sera alors menée pour pouvoir répondre à cette problématique et dans laquelle nous prenons appui sur les théories en islamologie et en géopolitique du linguiste et islamologue Mathieu Guidère, du sociologue Farhad Khosrokhavar et de l'anthropologue française du fait religieux Dounia Bouzar. Nous nous référerons également aux réflexions apportées par Amin Maalouf sur *Les identités meurtrières* ; ainsi qu'aux travaux de Patrick Charaudeau et de Philippe Breton en argumentation rhétorique et en analyse du discours. Nous espérons pouvoir apporter des résultats théoriques valables de s'appliquer sur d'autres œuvres à partir de l'analyse rhétorique et sociocritique des romans étudiés.

**Mots-clés :** Argumentation rhétorique – Sociocritique – Islamologie – Culpabilisation – Roman du terrorisme

### **Abstract**

Literature devoted to terrorism and radicalization has gained increasing popularity in France since the terrorist attacks of Paris in 1995 and 2015. Scientific research is giving more attention to this previously marginalized genre of literature, hence the importance of this study. Through an argumentative analytical study of four modern French novels written within the years 2016 to 2020—and which all draw on the bloody Bataclan attacks in Paris—this study aims to study the rhetoric of guilt and condemnation within these novels. Furthermore, this article examines the aspects on which all blame and guilt lie in terrorism and extremism, according to the perception of each of the four authors. The literary techniques implemented within such discourse as well as the types of argumentations adopted by the authors' condemnations will also be observed. In other words, the discourse of guilt and blame is examined to shed light on ways in which French authorities as well as readers are often blamed for propagating radicalization inside their own country. The study highlights solutions envisioned by each writer at the end of this discourse. Accordingly, a rhetorical and sociocritical study will then be carried out to address these concerns in light of Islamology and geopolitics as in the works of linguist and Islamologist Mathieu Guidère, sociologist Farhad Khosrokhavar, and anthropologist Dounia Bouzar. Amin Maalouf's "murderous identities" will also be observed in light of his book with the same title. The work of linguists Patrick Charaudeau and Philippe Breton in light of rhetorical argumentation and discourse analysis will be equally examined. Finally, I hope that through this study, I will be able to provide adequate theoretical evidence that could be efficiently applied to other literary works through the argumentative and social analyses of the studied novels.

**Keywords:** Rhetorical argumentation – Sociocriticism – Islamology – Discourse of condemnation – Novel of terrorism

« Tu as choisi de tuer, j'ai *choisi* de sauver. »  
(Yasmina Khadra, *L'Attentat*, 2005)

Sauver son frère ou même sa sœur d'un attentat terroriste est ce qu'ont en commun *Khalil* de Yasmina khadra (2018) et *Terroriste... Toi !* d'Arthur Ténor (2016). Sauver de l'emprise de Daesh un être cher, comme le radicalisé Simon par la journaliste Vanessa qui part après lui pour le Sham pour tenter vainement de l'aider à rentrer en France ; voire même sauver sa propre fille, Vanessa, par son père, Tedj Benlazar, en partant à sa quête en Syrie sont l'un des sujets qu'aborde Frédéric Paulin dans *La fabrique de la terreur* (2020). Ce même sujet fait l'objet principal de *Je vous sauverai tous* d'Emilie Frèche (2016). Dans ce roman, une mère, tente, elle aussi, de sauver sa fille radicalisée, partie en Syrie pour faire le *djihad*, en allant à sa quête. Sauver, surtout, le lecteur, en le prévenant des méthodes sectaires qui pourraient être suivies pour l'endoctriner et l'embrigader est ce qui fait essentiellement l'objectif des romans de la présente étude.

La littérature consacrée au terrorisme et au radicalisme est considérée jusqu'avant les attentats du 11 septembre 2001 aux Etats-Unis, comme une littérature marginale. C'est à partir des fameuses attaques des deux tours (*Twin towers*) du World Trade Center que « *les Etats-Unis ont tenté de promouvoir les recherches sur le terrorisme et sur les phénomènes qui pourraient y inciter* »<sup>1</sup>.

En France, entre la période qui sépare les attentats de 1995, les révoltes de banlieues de 2005 et les attentats du 13 novembre 2015, on voit surgir toute une littérature qui se saisit du terrorisme pour le figurer, l'expliquer, le justifier, le déconstruire et parfois même pour l'excuser. Dorénavant les recherches sur cette littérature prennent de plus en plus d'importance<sup>2</sup> d'où l'originalité de cette étude.

La position de chaque écrivain pour écrire le terrorisme n'est pas la même. Néanmoins, ils ont tous en commun le fait de le condamner et de culpabiliser les responsables directs ou indirects de ce phénomène, c'est-à-dire de les accuser et de les rendre coupable. Leur culpabilisation<sup>3</sup> ne porte pourtant pas uniquement sur les radicalisés, souvent montrés comme des

victimes d'une manipulation mentale bien rodée, mais également sur la France ou sur ses services de renseignement considérés comme ayant une part de responsabilité dans la radicalisation islamiste ou dans les attentats perpétrés dans leur pays. Les écrivains ne s'acharnent pas tous à figurer ou à désigner les terroristes comme le font les politiques et les médias par leur barbarie et leur monstruosité ni à les saisir comme des personnages fantomatiques, sombres et absents qu'on voit du dehors. On les voit tendre à nous les représenter de plus en plus dans leur intériorité et à les victimiser par rapport aux conditions déplorables dans lesquelles ils vivent et qui sont ignorées par l'Etat ou en décrivant les manipulations auxquelles ils ont été sujets. L'attitude des auteurs ne se ressemble pas aussi dans leur écriture sur le terrorisme : les uns se veulent objectifs et écrire un récit impersonnel ; les autres, les plus audacieux, se positionnent et osent porter leur blâme sur les autorités de leur pays, de manière plus explicite. Mais dans tous les cas, chacun essaie, à sa manière, de proposer sa solution pour lutter contre la radicalisation. La culpabilisation en est une. Par l'exploration des causes et conséquences qu'elle amène à faire sur le radicalisme, elle permet de frayer une voie d'issue à ce fléau.

Notre travail va consister à dévoiler les aspects sur lesquels porte la culpabilisation de chaque auteur du corpus, les techniques employées et les types d'argumentation adoptés dans leurs dénonciations. Autrement dit, par quel art de la persuasion A. Ténor, E. Frèche, F. Paulin et Y. Khadra arrivent-ils à faire porter sur l'Autre le poids de la responsabilité de la radicalisation islamiste qui frappe leur pays ? Quelles sont les recettes qu'ils ont mises en œuvre pour convaincre le lecteur et les autorités du discours de la culpabilisation qui fait apparaître que la France voire même ses services de sécurité ne sont pas exempts de toute erreur dans la gérance des dossiers de la lutte anti-terroriste et de la radicalisation ? Et quelles sont les solutions envisagées par chaque écrivain à l'issue de ce discours ?

Une étude rhétorique et sociocritique sera alors menée pour pouvoir répondre à ces questions et dans laquelle nous prenons appui sur les théories en islamologie et en géopolitique du linguiste et islamologue Mathieu Guidère<sup>4</sup>, du sociologue Farhad Khosrokhavar<sup>5</sup> et de l'anthropologue française du fait religieux Dounia Bouzar<sup>6</sup>. Nous nous référerons également

aux réflexions apportées par Amin Maalouf sur *Les identités meurtrières* ; ainsi qu'aux travaux de Patrick Charaudeau et de Philippe Breton en argumentation rhétorique et en analyse du discours.

Le choix de ce corpus très varié de romans revient bien entendu à leur appartenance à un même récit de radicalisation qui est partout le même dans le roman du terrorisme au point qu'il pourrait se lire comme en abyme. Mais surtout parce que, mis à part leur date de publication qui s'inscrit dans la même période entre 2016 et 2020, ces romans tournent tous autour des attentats de Paris du 13 novembre 2015 et s'en prennent autrement au sujet du radicalisme et du terrorisme. Nous avons estimé qu'élargir le corpus à plus d'une œuvre permettrait d'aboutir à des résultats plus pertinents et de vérifier s'ils peuvent s'appliquer à d'autres romans relevant du même genre.

Pour étudier la rhétorique de la culpabilisation dans les quatre œuvres du corpus, deux parties diviseront notre travail selon que les écrivains se placent dans une optique moins dénonciatrice vis-à-vis de la France et plus culpabilisatrice à l'encontre des radicalisés ou de leurs rabatteurs et inversement.

### ***Culpabiliser les radicalisés ou leurs gourous dans l'œuvre de Ténor et de Frèche***

La littérature qui traite du radicalisme religieux s'intéresse généralement à répondre aux questions suivantes : Qui ? Pourquoi ? Comment ? Et quelle solution envisager ? Autrement dit, il s'agit pour elle de figurer le terroriste, en nous parlant de son profil psychologique ; d'expliquer ses motivations ; de dévoiler comment s'établit le processus de son embrigadement et enfin de proposer le remède. Faire prévaloir un côté plutôt que l'autre trahit le positionnement et les intentions de l'auteur.

Ainsi dans *Terroriste... toi !*, Arthur Ténor semble plus préoccupé, tel qu'il le souligne lui-même dans sa postface et par le titre de son œuvre, à figurer le terroriste<sup>7</sup>, à montrer qui il est selon les clichés traditionnels qui se font sur lui. La figure d'un fou puis d'un monstre est celle sur laquelle il met l'accent en premier lieu.

Pourtant sa culpabilisation ne porte pas sur le terroriste kamikaze en lui-même mais sur le « gourou » qui le manipule, qui le télécommande pour le convaincre d'exécuter ses attentats :

*« Celui-ci (son gourou), tel un esprit malfaisant, le manipulerait par des flatteries, des encouragements, des promesses mirobolantes, et surtout lui ferait perdre tout sens commun, celui par exemple qui fait qu'un être humain connaît le prix de la vie. »<sup>8</sup>*

C'est ce que Ténor tente en effet de démontrer au sein de sa fiction, par le biais d'un affrontement discursif qui s'établit entre le kamikaze Azied et Clara (18 ans), sa voisine de la cité de banlieue, venue à Paris pour accompagner, cinq jours avant Noël, son petit frère Marco et Timy (12 ans) le frère cadet du terroriste dans un grand magasin. Leur voyage à Paris a pour but de faire les achats de la fête d'anniversaire du frère cadet de Clara. Ténor s'en va alors imaginer pour sa fiction, la rencontre miraculeuse du terroriste Azied avec son petit frère Timy alors qu'il est au beau milieu de l'exécution d'un attentat qui vise les victimes de ce magasin. Une rencontre incroyable apte à déstabiliser le terroriste. L'auteur cherche à mettre ce kamikaze en face d'une situation où il a à choisir entre tuer son propre frère ou le sauver. Il s'agit pour Ténor de donner aux éventuels lecteurs en devenir de se radicaliser et qui le liraient de réfléchir à cette situation et de jouer en même temps sur leur pathos. Et si l'un de leur proche était victime d'un attentat qu'il aurait perpétré, ne le regretterait-il pas ? N'aurait-il pas tout fait pour l'empêcher ?

En fait l'idée très originale de ce terrible face à face est puisée d'un rêve fait par l'auteur lui-même, dans « *la nuit qui a suivi les massacres de Paris, le 13 novembre 2015* ». Ténor explique toujours dans sa postface comment cette idée lui est venue et sa décision « *de traduire ce rêve en mots, tel qu'il a marqué (sa) mémoire.* »<sup>9</sup> Un rêve qui « *s'est interrompu à la rencontre du terroriste et de son jeune frère dans le grand magasin* »<sup>10</sup> et dont il s'est donc mis à imaginer la suite dans cette fiction. L'histoire n'est pas seulement issue d'un rêve mais elle entretient également un rapport intertextuel avec les *Justes* d'Albert Camus<sup>11</sup>. En effet, Azied renoncera, non sans dilemme<sup>12</sup>, à tuer son jeune frère et se jettera même sur lui pour le

sauver de son frère kamikaze qui s'est fait exploser près d'eux<sup>13</sup>. L'amour plutôt que la haine aura pris le dessus et sauvé les deux frères tel que le visait Ténor.

Mais avant d'en arriver à ce stade du dénouement du récit, l'auteur organise, sur deux phases principales de l'attentat, une argumentation qui sert à la fois à figurer le profil des quatre kamikazes et à dénoncer par leur biais le gourou qui les dirige et les manipule.

La première phase dénonciatrice du récit consiste dans les affrontements discursifs qui s'établissent avec le terroriste Azied. Les syllogismes erronés de celui-ci et sa répétition de paroles apprises par cœur qui ne viennent pas de lui mais de son gourou sont des preuves pour montrer à quel point il est manipulé, et ainsi, atténuer toute culpabilisation ou accusation que l'on pourrait lui faire. C'est un fou empli de haine qui ne fait que commettre des amalgames. Azied est venu tuer avec trois autres kamikazes le plus grand nombre possible de mécréants dans ce grand magasin parisien. Clara, voire même Timy et Marco vont alors lui démontrer, par une argumentation logique qui vise le bon sens, que son acte n'a aucun sens car ceux qu'il désire tuer sont en fait ou des enfants innocents et croyants (dont son frère Timy) ou des chrétiens :

« – Pourquoi ? Azied, pourquoi tu fais ça ? (lui dit Clara)

– Pour Dieu ! Pour le venger de toutes les offenses que **vous**, les ennemis de la foi, Lui avez faites. C'est pour purifier le monde que **nous** tuons la vermine qui l'infeste. C'est un acte de foi, tu peux comprendre ça ?

– C'est Dieu qui t'a demandé de tuer des enfants ? l'interroge Timy, abasourdi.

– Oui... Enfin, pas comme ça...

– Azied, réveille-toi ! s'exclame Clara. Ce n'est pas Dieu qui a fait de toi un terroriste, mais le diable ! Forcément le diable ! »<sup>14</sup>

Se basant sur un argument par accusation d'amalgame<sup>15</sup>, Timy d'abord, l'enfant de 12 ans, puis ensuite Clara font remarquer à Azied à quel point ses propos sont absurdes et inconséquents ce qui le déstabilise et le fait hésiter en répondant par des silences rendus par les points de suspension.

Marco « *s'enhardit à son tour* » pour lui faire observer encore une fois, par une argumentation par l'absurde, les erreurs de sa pensée, les confusions et les syllogismes qu'il commet :

« – *Azied, moi, je crois en Dieu. Et Clara aussi. Nous, on n'est pas des infidèles.*

– *Vous êtes chrétiens, et tous les chrétiens doivent mourir. Il ne peut pas y avoir de place dans ce monde pour les fausses religions.* »<sup>16</sup>

L'accusation d'amalgame et de paralogisme est portée par les enfants, Marco et Timy contre la proposition généralisante (d'Azied) rejetée comme généralisation abusive : Azied les met tous dans une catégorie unique, il vient tuer des incroyants alors qu'ils sont des croyants. Son argument se trouve vidé de sa raison d'être, il n'a aucune raison de tuer des croyants comme Marco et Clara. Le mécanisme argumentatif des deux enfants aboutit à un raisonnement inductif qui sert à persuader Azied de l'erreur de sa thèse, jugée comme inacceptable et irrecevable car reposant sur un amalgame : il n'y a aucune adéquation des prémisses du raisonnement du terroriste au réel.

L'activité argumentative d'Azied se réduit, quant à elle, à sa fonction réfutative, sans qu'aucun sens « plein » ne soit identifiable. Sa réfutation (réfuter pour réfuter) a une fonction identitaire, elle permet à l'auteur de construire une image du terroriste, elle « *constitue une catégorie d'analyse qui entre dans les procédés de construction de (son) image* »<sup>17</sup>. L'argument d'accusation par amalgame sert ainsi à Ténor à définir qui est le terroriste : une personne qui amalgame, qui n'est pas en mesure de réfléchir par elle-même, qui n'est qu'un jouet d'une force qui la manipule, qui est victime de raisonnements fallacieux, le conduisant d'erreur en erreur car se basant uniquement sur un argument d'autorité. Des enfants de douze ans sauraient penser et argumenter mieux que lui leur aîné car finalement ce n'est qu'un fou avec qui l'argumentation logique de Clara ne pourra qu'échouer<sup>18</sup>. Ce n'est pas un locuteur qui serait en mesure de comprendre ce qu'on lui dit mais un locuteur qui est perdu dans sa tête, hypnotisé par un discours radical rigide et haineux, un être irrécupérable, qu'aucun discours ordinaire ne saurait convaincre, c'est un « *illusionné* »<sup>19</sup> résumera l'oncle de Marco lors des funérailles de son neveu. Seule une argumentation qui toucherait son

affect pourrait réussir avec lui selon la théorie de Dounia Bouzar qu'elle a expérimentée sur des radicalisés : « *Dès lors qu'on utilise la raison ou le savoir pour aborder ce type de jeune, on est en échec* »<sup>20</sup>, avertit-elle, tout comme le fait la compagne de Clara, porte-parole de Ténor.

Cette interaction argumentative vise à montrer aussi bien au terroriste Azied qu'aux lecteurs le discours manipulatoire dont ils sont ou peuvent être l'objet. L'auteur cherche à construire un discours où la vérité est rétablie, où on peut se figurer l'image d'un kamikaze, qui est celle d'un fou qui interprète mal la religion, et qui, dans ce cas, ne sera pas tant à blâmer.

Le profil psychologique qui ressort d'Azied, selon la grille des « profils psychologiques » mise en place par les spécialistes, serait le profil du haineux voire même du polarisé « *qui présente un fonctionnement idéologique du type « Nous contre Eux », avec une opposition sous-jacente entre « bons » (Nous) et « méchants » (Eux).* »<sup>21</sup> tel que le fait apparaître son discours.

Finalement, ce n'est pas par l'affrontement discursif logique et raisonné que le fonctionnement psychique rigide d'Azied finit par être ébranlé. Mais par l'amour de son frère et « l'électrochoc » que produit sur lui la rencontre inopinée avec lui sur les lieux de l'attentat. Le triangle Emotion-Cognition-Comportement, théorisé par Aaron Beck<sup>22</sup> et repris par Dounia Bouzar<sup>23</sup>, subit des brèches successives à la carapace dans laquelle s'enferme Azied. Pris d'angoisse (Emotion) à la connaissance (Cognition) de la présence de son petit frère au milieu de l'attentat, la réaction (comportement) d'Azied subit un changement. Il est gagné malgré lui par une faiblesse qui déstabilise son fonctionnement psychologique. Le discours radical rude appris par cœur qu'il répète ne parvient toutefois pas à le pousser à tuer son petit frère. Le comportement du kamikaze qui, espère le paradis par son « *expédition punitive* »<sup>24</sup> (attentat) qu'il a à infliger aux incroyants, se transforme. Il cherche alors instinctivement à sauver son petit frère de l'attentat.

Toutefois pour rester objectif et crédible, Ténor revient, dans la deuxième phase de son récit de l'attentat, à se conformer à la figure-cliché

du terroriste considéré comme un monstre. Après l'argumentation par l'absurde d'Azied, Ténor enchaîne par une argumentation *ad hominem* dénonciatrice de la monstruosité des trois autres terroristes qui l'accompagnent dans sa mission. Pour effacer toute possibilité de compatir avec les radicalisés, Ténor agit sur les émotions du lecteur par une scène obscène et choquante qu'il ne risque pas de faire oublier celle de la chasse aux enfants par les trois autres terroristes. Le petit Marco n'en sortira pas indemne pour plus d'effet de dramatisation. L'auteur fait monter la colère du lecteur en montrant comment les terroristes ne s'arrêtent pas un seul instant pour se demander si ce qu'ils font est juste ou faux, ils ne réfléchissent pas, ils sont juste des machines à tuer dénuées de sentiments et de raison. Ils choisissent une logique simpliste « *c'est à Dieu d'en juger* »<sup>25</sup> si l'action d'avoir tiré sur un enfant est heureuse ou malheureuse. Ainsi, Ténor n'excuse pas Azied de ce qu'il a fait car sans la rencontre de son frère sur les lieux du drame, il aurait agi comme ses « frères » et n'aurait pas hésité à tuer comme eux des enfants.

Mathieu Guidère mentionne deux dimensions de la radicalisation : la dimension « doctrinale » (ou sectaire) et la dimension « actionnelle » (ou violente)<sup>26</sup>. Or, en ne donnant à voir à son lecteur que la dimension actionnelle ou violente de l'attentat, Ténor trahit par-là ses intentions. Il ne cherche pas à motiver les actions du terroriste mais à les condamner. En nous présentant leur action sous un aspect barbare et inhumain par la chasse aux enfants, en suivant les personnages du dehors sans nous parler de leurs histoires ni de leurs motivations afin de ne pas nous attacher à eux, l'auteur redonne un équilibre à son argumentation de départ en portant pour coupables les radicalisés aussi bien que leurs gourous.

Néanmoins, Ténor ne se veut pas intolérant envers les radicalisés. Au contraire, il cherche à répondre à la haine et à la monstruosité des terroristes par l'humanité d'où une argumentation par l'exemple et par le modèle et l'anti-modèle à la fin du roman pour transmettre son message. Lors de la cérémonie d'enterrement du petit Marco Bartolli, le discours « *à la voix si douce* »<sup>27</sup> et sans « *le moindre accent de colère ou de haine* »<sup>28</sup> de son oncle<sup>29</sup> repose, en effet, sur une argumentation émotionnelle prônant l'humanisme et le comportement raisonné envers les terroristes. Il est vrai

aussi que ce discours de la tolérance qui touche les affects et le pathos du lecteur sert aussi à mieux accuser le terroriste car il dresse un discours qui ne génère pas la haine ni la vengeance de la part des victimes de l'attentat. La mise en parallèle antithétique entre les deux comportements, celui des victimes et celui des terroristes, accentue l'humanisme des premiers par rapport à la monstruosité des derniers et vise à communiquer la morale voire la solution que propose l'auteur sous forme de devise (qu'il souligne en gras) pour répondre au terrorisme. Tel qu'il conclut lui-même, à la fin de sa postface, en guise de précision :

*« Si l'on doit déceler un message dans « Terroriste... toi ! », j'aimerais que ce soit celui-ci : **la haine n'est pas la réponse à la haine.** Bien au contraire, puisqu'elle est justement le mal qui génère le mal. (...) Or, c'est l'humanisme qui nous sauvera de la barbarie. »<sup>30</sup>*

### **Emilie Frèche : *Je vous sauverai tous***

Dans *Je vous sauverai tous* d'Emilie Frèche, paru à la même année que *Terroriste... toi !*, les accusations portées à l'encontre des radicalisés s'intensifient beaucoup plus. Le rôle du « gourou » ou du « rabatteur » dans la manipulation mentale de sa proie est plus encore mis en valeur que chez Ténor car l'auteur nous laisse voir le discours d'abord de séduction puis d'embrigadement qu'il exerce sur ses victimes. Dans ce roman, E. Frèche est préoccupée à figurer le rabatteur, à dire qui il est mais aussi à dévoiler, à la différence de Ténor, le comment c'est-à-dire le processus d'embrigadement des jeunes adolescents (mineurs et majeurs) sur la toile voire même le processus de leur désembrigadement<sup>31</sup>. Comment le web devient-il un principal mode d'endoctrinement pour les jeunes, comment s'auto-radicalisent-ils en étant chez eux, sans aucun contact réel avec leur recruteur et à l'insu de leur famille et comment peut-on les déradicaliser ? Le traitement de ces questions est ce qui fait l'originalité de ce roman à visée didactique comme tous les romans du genre.

Diaboliser le rabatteur et culpabiliser le double jeu des radicalisés envers leurs parents et leur entourage pour dissimuler leur radicalisation est ce sur quoi est mis l'accent en particulier dans le roman.

Comme l'exprime le titre de l'œuvre, l'écrivain se fait un devoir de sauver non seulement les radicalisés mais tous les lecteurs en les faisant sortir de leur ignorance au sujet de l'embrigadement, car personne ne peut « être à l'abri »<sup>32</sup>. Prévenir le lecteur pour ne pas avoir à le guérir, l'aider à détecter les signes précurseurs de la radicalisation islamiste de son enfant, à savoir voir ce qu'il lui cache ou à découvrir le jeu de manipulation des recruteurs sur le web, lui corriger les fausses interprétations de l'islam que font circuler les rabatteurs et livrer les recettes pour aider à la déradicalisation sont le but visé par l'écrivain. Frèche fait de son roman une solution pour prévenir du radicalisme. Il est en ce sens une œuvre de propagande pour lutter contre l'embrigadement tout comme l'est *Terroriste ... toi !*<sup>33</sup>.

L'idée de sauver mise en valeur dès le paratexte révèle de la part de E. Frèche son positionnement vis-à-vis des radicalisés, considérés comme des victimes que l'on doit sauver. Le « Je » du titre est à la fois celui de Laurence, la mère de la radicalisée Eléa et le « je » de l'auteur. Mais il est aussi porteur du « je » de Latifa Ibn Ziaten<sup>34</sup>, qui dit dans l'épigraphe « *Je voudrais sauver ceux qui sont à l'origine de ma souffrance* »<sup>35</sup>, et de laquelle s'inspire E. Frèche pour le titre de son roman pour lui rendre hommage. Frèche a tout l'air ainsi d'adopter le même modèle d'humanisme de Latifa Ibn Ziaten envers les radicalisés qui ont, pourtant, tué son fils. Elle tient en ce sens la même position d'humanisme de Ténor.

Dans le roman, trois récits, temporellement différents, s'entrecroisent dans l'écriture de la tragédie d'une famille : le père Samir, d'origine algérienne, la mère Laurence et leur fille unique Eléa Kidir. Tous les trois tiennent, à part, un journal qui sert aux parents d'épanchement (et donc de traitement psychologique de leur malheur), de confidence à Eléa et en même temps de récit de leur histoire aux lecteurs.

Tout comme Ténor, Frèche amoindrit d'abord les torts que l'on peut faire aux radicalisés en jetant tout le blâme sur le rabatteur, Désir de Paix ou Abou Ali de son vrai nom, qu'Eléa a rencontré sur la toile. Une rhétorique de la victimisation de sa fille, Eléa, convertie en Oum Soumeyya par son prince-rabatteur, s'opère dans la répétition de l'idée qu'on la lui a enlevée<sup>36</sup>.

Le lexique de l'enlèvement se répète du père à la mère et entre les autres parents des radicalisés que rencontre Laurence dans le centre de cure des radicalisés qu'on lui a conseillé et qui organise des groupes de parole qui « *visent à soutenir les jeunes qui ont voulu partir ou qui sont revenus, ainsi que leur famille* »<sup>37</sup>.

S'ensuit une argumentation *ad hominem* qui sert à mettre tout le blâme et l'accusation sur le rabatteur<sup>38</sup> et à victimiser sa proie :

« *Comment leur dire, à eux, qui me voient désormais comme la mère d'une terroriste, que tu t'es fait manipuler et que, à l'instar des quelques 1800 Français qui ont quitté notre pays pour rejoindre l'Etat islamique, tu es aussi une victime ?* »<sup>39</sup>

Frèche s'y prend par la démonstration des techniques machiavéliques<sup>40</sup> et méthodiques que le recruteur utilise avec ses victimes, connues dorénavant sous le nom de techniques de l'IMS (Influence-Manipulation-Subversion). Une « conception rhétorique » plutôt que « technologique » est d'abord pratiquée avec sa proie par le discours et le pouvoir rhétorique des mots. L'adresse continue à Eléa par « *ma perle rare* »<sup>41</sup> entre dans le processus de séduction par la valorisation de son ego. Elle va de pair avec une influence idéologique exercée sur le plan visuel par l'image en permettant à Eléa de visionner une série de vidéos en ligne sur la corruption de la société qui « *conteste frontalement le libéralisme, la société de consommation (alimentation et produits toxiques, publicité, écologie, etc.) et le système productif (finance, chômage de masse, santé, médicaments et vaccins mortels, guerres, etc.), et (qui) permettrait de persuader les jeunes occidentaux qu'ils vivent dans un monde corrompu de mensonges.* »<sup>42</sup> D'autres vidéos sont envoyées à Eléa pour enraciner en elle la théorie conspirationniste afin de l'inviter « *à sauver l'humanité en luttant, par le « vrai islam », contre le complot des sociétés secrètes (« Illuminati »).* »<sup>43</sup> Le roman de Frèche relate comme en abyme le même processus d'embrigadement<sup>44</sup> fourni par les enquêtes de Dounia Bouzar et repris dans ses romans. Le rabatteur s'appuie ainsi dans sa manipulation tout à tour sur les leviers de « la vertu », du « poison », de « l'autorité » et du « conformisme »<sup>45</sup> (Ph. Breton). L'association répétée par la visualisation de

ces vidéos finit par imprégner Eléa et provoquer chez elle le sentiment de dégoût envers sa société et le désir de ne plus vouloir y appartenir. Son rabatteur réussit ainsi à lui faire changer les termes de l'association initiale qui la liait à sa société ou à sa famille, de ne plus les voir comme les siens mais comme une société d'apostats (*kouffars*) et d'ennemis. Un moyen aussi de la déculpabiliser des sentiments de haine et de rupture qui commencent à s'enraciner en elle à leur égard.

La proie ainsi influencée, devient dorénavant facilement manipulable par le rabatteur qui la regorge aussi de fausses interprétations de l'islam. E. Frèche dénonce les fines manipulations de certaines notions musulmanes et cherche en même temps à les corriger. Des affrontements discursifs sont sans cesse menés soit par Laurence soit par le psychiatre Kamel Malouf avec les radicalisés du centre pour servir à cette fin.

Toutes ces méthodes visent par le rabatteur à « déshumaniser l'Autre, l'ennemi » (Bouzar) y compris les parents, pour reformater Eléa par un embrigadement à la fois idéologique et relationnel qui l'éloignerait de sa famille et de son monde.

Le processus d'embrigadement d'Eléa, tel qu'il est relaté à travers son propre journal, permet au lecteur avant même que le journal ne soit découvert à la fin du roman par sa mère, de victimiser l'adolescente de dix-sept ans à nos yeux en grossissant le rôle du rabatteur la manipulant par l'effet *Halo de Asch* qui lui fait transformer en mal tous les comportements liés à sa société.

Puis, une fois Eléa arrivée à la phase de subversion où on la voit reproduire les mêmes paroles et la même idéologie apprise par cœur par son rabatteur et sa « sœur » Oum Leïla (Solenn de son vrai nom), la mère change d'argumentation. Elle considère sa fille, elle aussi comme blâmable du fait de la *taqiya* ou de la dissimulation qu'elle a pratiquée avec sa famille. Dénoncer le double jeu de sa fille c'est se déculpabiliser en tant que parent et la culpabiliser en tant que manipulant elle-même ses parents comme son rabatteur la manipule.

En effet, tout au début de son récit, la mère ne cessait de se culpabiliser et de se lamenter de n'avoir rien su voir malgré la présence de signes indicateurs de l'éloignement de sa fille envers ses amis et sa famille, du changement de son mode alimentaire voire vestimentaire, de l'arrachement de la photo qui la réunissait avec son petit ami, de ses propos haineux envers le patron de sa mère car il est juif etc. Tout un lexique de l'aveuglement de Laurence revient pour trouver dans le journal de sa fille, l'appréciation d'Eléa, se délectant de joie et se moquant même de la cécité de sa mère qui a pourtant toujours été vigilante. Le père quant à lui se reproche, d'avoir été témoin, comme on le découvre à la fin du roman, de la radicalisation de sa fille mais de n'avoir rien dit à sa femme. L'auto-culpabilisation par les parents pour n'avoir rien su voir est bien un leitmotiv récurrent dans le roman du terrorisme tel qu'il s'affiche par exemple dès le titre du roman de Rachid Benzine, *Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?*

Enfin, c'est par une argumentation par la conséquence, que Laurence cherche à culpabiliser sa fille en lui faisant voir les dégâts produits par sa radicalisation, jouant ainsi sur son pathos : sa mère est tarée et calomniée partout dans son voisinage par la honte de la radicalisation de sa fille<sup>46</sup>. Son père Samir, interné à l'hôpital car devenu fou, finit par se suicider après les événements de Charlie Hebdo. Son ex-petit ami, Marin, est tué dans les événements du Bataclan. Sa mère qui décide de partir en Syrie pour sauver sa fille, se risque dans un aller pouvant être sans retour et où elle pourrait trouver la mort. La narration de toutes ces tragédies sur le plan familial et national sert à mieux culpabiliser Eléa par une argumentation par les conséquences de son acte.

Par cette manipulation des affects, l'auteur pense trouver une solution pour conduire les lecteurs radicalisés à se repentir. E. Frèche se sert en quelque sorte de la technique de l'IMS des rabatteurs pour la retourner de nouveau sur les radicalisés mais en sens inverse. Mettre l'accent sur les conséquences qu'amène la radicalisation islamiste sur la famille, créer un contraste entre les actes jugés positifs par les radicalisés et la réalité, jouer avec leur émotion en utilisant des mots forts comme « *honteux* »<sup>47</sup> et insuffler le doute dans les interprétations de l'islam inculquées par leur rabatteur, sont des méthodes de sevrage établies par E. Frèche. Disqualifier

également l'adversaire en dévoilant les mensonges de Abou Ali en parlant de ses mêmes promesses de mariage à Oum Leïla (Solenn) comme à Oum Soumeyya (Eléa) et à bien d'autres aussi pour les faire venir en Syrie est aussi une autre stratégie de déconnection ou de « déprogrammation » forgée par Frèche pour implanter en tout radicalisé le sentiment de culpabilité et le faire revenir à sa vraie tribu.

Tout comme Ténor, E. Frèche ne se montre pas sévère envers les radicalisés ni même envers les erreurs commises par son pays tels l'obstination de la France à ne considérer les radicalisés partis en Syrie que comme des ennemis ou sa négligence à décréter une loi (du 1<sup>er</sup> janvier 2013) vue comme un « *scandale* » et un « *manque de discernement* »<sup>48</sup> car autorisant la sortie de territoire pour les mineurs sans la permission des parents<sup>49</sup>. Elle souligne les besoins sécuritaires de son pays<sup>50</sup> et salue la révision de la loi qui rendra plus difficile aux « *candidats mineurs au djihad* »<sup>51</sup> de partir. En ne condamnant la France qu'avec tant d'égards, il faudrait peut-être y voir une concession qu'elle lui fait pour pousser son pays à réaliser un souhait chimérique qui hante Samir dans sa folie puis Laurence aussi, et qui consiste à voir la France aller, malgré elle, à la quête de ses enfants égarés partis pour le Sham. En partant toute seule sauver sa fille en Syrie, Laurence se montre dans l'explicit du roman comme symbole de la mère poule et protectrice qui ne laisse pas ses enfants aller se perdre, ne serait-ce qu'un clin d'œil à la France de suivre son exemple et en même temps de la faire culpabiliser.

### ***Culpabiliser la France dans l'œuvre de Paulin et de Khadra***

Les écrivains ne se conduisent pas tous de la même façon que Ténor qui évite de faire du tort à son pays, ou de Frèche qui procède doucement dans la responsabilisation de la France. **Frédéric Paulin** ouvre le feu dans toute sa trilogie sur l'inertie des services de renseignement français et leur inaptitude à déjouer les attentats qui se préparent contre le pays.

Dans ***La fabrique de la terreur*** (le dernier opus de son triptyque) qui s'inscrit dans la période allant de 2010 à 2015, l'auteur ranime après de longues années le souvenir des attentats de Montauban et de Toulouse puis

du Bataclan. Son but dans toute sa trilogie est d'enquêter sur les origines du terrorisme qui a immergé en France à partir des années 1995 en vue de faire apparaître les vrais coupables.

Par une argumentation de cadrage<sup>52</sup>, il minorise les questions concernant le rôle des rabatteurs<sup>53</sup>, les motivations des radicalisés<sup>54</sup> et le processus de leur endoctrinement sur la toile<sup>55</sup> ou autre pour amplifier celui des vrais coupables de la dissémination du terrorisme dans son pays. Doublant son argumentation de cadrage par une argumentation causale, il focalise toute l'attention sur l'échec des services de renseignement français dans le traitement de deux grandes affaires, d'abord l'affaire Merah puis l'affaire du terroriste Abdelhamid Abaaoud qui composent les cinq parties de son long roman noir. L'argumentation causale sert à tenir la sécurité française pour coupable des attentats, à la montrer comme en étant la cause principale pour n'avoir pas voulu tenir compte de la dangerosité de certains profils terroristes.

A côté des terroristes réels, l'écrivain audacieux fait aussi hanter son roman noir par la figure de plusieurs terroristes fictifs radicalisés, racontant leur itinéraire. Les plus importants sont tout d'abord, Wassim, le Tunisien, par qui commence l'incipit, puis Simon, le Français. Paulin nous montre comment ils sont devenus des terroristes en s'enrôlant à Daech<sup>56</sup>. Le parcours de Simon, qui passe par une crise non expliquée et qui le fait se convertir à l'islam, nous est également relaté<sup>57</sup>. Eux aussi, comme chez Ténor ou Frèche, seront présentés comme des victimes dont on a réussi à laver le cerveau<sup>58</sup>. Wassim, devenu plus tard le recruteur du jeune adolescent français, se radicalise en fait par perte de tout espoir dans la révolution tunisienne et pour pouvoir gagner l'argent nécessaire pour épouser Maram, l'amour de sa vie<sup>59</sup>. La mort d'une autre victime, Mohamed Bouazizi, par qui commence la première phrase de l'incipit, n'aurait donc servi à rien sinon à l'enrôlement du pauvre peuple dans le djihadisme par désespoir. Simon, dont les motivations demeureront énigmatiques<sup>60</sup>, sera manipulé et recruté par Wassim pour venir en Syrie afin de bénéficier de ses compétences extraordinaires en informatique et se faire récompenser pour sa belle prise d'un Français<sup>61</sup>. Le jeune Français partant se battre contre Bachar el-Assad qui massacre son peuple, donc croyant partir pour une cause

noble<sup>62</sup>, découvrira, lui aussi, mais trop tard, l'écart entre la réalité de Daech et ses attentes<sup>63</sup>. Le recruteur et son recruté sont tous les deux montrés comme victimes de leurs fausses illusions. Une fois arrivés en Syrie, le doute s'installe en eux mais la peur de Daech aussi. Ils comprennent qu'ils se sont trompés<sup>64</sup> mais ne savent plus comment retourner chez eux et sortir de leur filet. Le récit de l'histoire des maintes tentatives de Vanessa d'aider à empêcher le départ de Simon ou à le rapatrier, grâce aux anciens contacts de son père Tedj Benlazar, est l'occasion de montrer la politique intransigeante de la France envers les radicalisés partis pour le Sham et par conséquent de la tenir pour coupable.

Il est à noter que la même conception plus ou moins victimaire du terroriste se trouvait aussi dès le premier opus de la trilogie. Paulin, dans *La guerre est une ruse*, avait réduit le terroriste fictif Raouf Bougachiche<sup>65</sup> à n'être qu'un bouc-émissaire du DRS<sup>66</sup> dans sa guerre de ruse contre la France. Il s'était même arrêté sur les motivations d'un terroriste réel, Khaled Kelkal, pour accuser les abus sexuels à l'égard des détenus dans leur incarcération en France comme cause de leur radicalisation et de leur désir de vengeance contre les injustices qu'on leur a infligées<sup>67</sup>.

Dans *La fabrique de la terreur*, Paulin ne cherche qu'à culpabiliser la France. Son intérêt n'est pas porté sur le rôle des rabatteurs (suffisamment démontré à travers le personnage du colonel algérien du DRS, Ghazi Bourbia<sup>68</sup>) mais à la nullité de la sécurité française toujours en retard par rapport à l'intelligence des terroristes, à la démonstration d'une « guerre asymétrique » où les plus faibles deviennent les plus forts et à la dénonciation de la politique sécuritaire et à double jeu de la République française.

Pour culpabiliser la France et ses services de sécurité, l'auteur engage, tout au long de son roman et sur un registre épideictique voire ironique, des attaques *ad hominem* allant de l'injure à la critique acerbe.

L'argumentation périphérique *ad hominem* s'attaque à la France et la culpabilise sur plus d'un volet. En premier lieu, il s'agit de s'attaquer à la DGSI<sup>69</sup> et à sa direction dans le traitement de la lutte antiterroriste dans le

but de les disqualifier. Et en second lieu, il s'agit de s'attaquer à la France elle-même et de la discréditer en dénonçant le double jeu de sa politique à l'étranger et envers les radicalisés.

La première moitié du roman se déroule, en effet, dans la démonstration de la nullité des services de renseignement français au sujet de l'affaire Merah. Après la série d'échecs accumulés par la DCRI<sup>70</sup> et rapportés au cours des deux premiers opus, au sujet de l'affaire des deux terroristes Khaled Kelkal (dans *La guerre est une ruse*) puis de Zaccarias Moussaoui (dans *Les Prémices de la chute*), celle-ci continue dans *La fabrique de la terreur* à connaître le même fiasco et à répéter ses mêmes erreurs tout d'abord avec l'affaire Merah puis avec le terroriste Abdelhamid Abaaoud<sup>71</sup>. Paulin veut introduire le doute dans le mythe de la compétence et du mérite des services de renseignement français. En effet, il montre comment la DGSI est toujours en retard par rapport aux terroristes, pire encore, elle n'arrive pas à croire que certains profils constituent un risque pour le pays. Ainsi, à l'occasion tout d'abord de Mohamed Merah, il n'est pas jugé comme ayant un profil dangereux, sa surveillance est alors abandonnée à la fureur de la capitaine Laureline Fell qui n'en revient pas de la nullité de sa direction<sup>72</sup>. Ironisant sur les intuitions<sup>73</sup> de Fell et sur sa théorie du complot, ne voulant ni l'entendre<sup>74</sup> ni voir le double jeu de la *taqiya* pratiquée par Merah, la DGSI pensait même à recruter le terroriste comme informateur<sup>75</sup>. Il en résultera par conséquent, que ce tueur en scooter qu'on a laissé filer et monter ses coups facilement, ira à la chasse des militaires voire même des enfants, tuant quatre militaires et trois enfants<sup>76</sup>. Tout le récit de ces attentats et le procès qui suivra la faillite du renseignement dans l'affaire Merah, soit dans la presse<sup>77</sup> ou au parlement<sup>78</sup>, est tiré en fait de faits réels.

Paulin refait en 2020 le procès des services de sécurité françaises manquant à ses devoirs à travers une autre affaire sur laquelle est mis l'accent tout au long de la seconde moitié du roman et qui repose sur une argumentation par l'analogie au sujet de la même cécité du renseignement. La DGSI ne veut pas croire que Abdelhamid Abaaoud, de son nom de guerre Abou Omar al-Baljiki ou Abou Omar le Belge, puisse faire, selon une information issue de Vanessa par l'intermédiaire de Simon, des allers-

retours réguliers et clandestins entre l'Europe et Raqqa à l'aide de vrais passeports : « *Mais ni la DGSE<sup>79</sup> ni nous (la DGSI) ne pensons qu'il ait la capacité de se déplacer comme ça sans qu'on l'ait repéré. (...) Ce mec n'est pas intéressant.* »<sup>80</sup>

L'histoire de ce fiasco est aussi le moyen de prouver l'incompétence de Laureline Fell elle-même, pourtant la seule à avoir dans sa direction de bonnes intuitions qu'elle doit beaucoup à son conjoint l'ex-officier Tedj Benlazar, devenu la légende de la DGSE. Gagnée par la vieillesse et la fatigue de la ménopause<sup>81</sup>, n'étant qu'à quelques mois de la retraite, elle reconnaît, elle-même, à plusieurs reprises, son incompétence en domaine des réseaux sociaux<sup>82</sup> et en course anti-terroriste<sup>83</sup>.

La cécité du renseignement français<sup>84</sup> lui vaut, quand ce ne sont pas les paroles injurieuses de Fell<sup>85</sup> ou de son collègue Bout de l'An<sup>86</sup>, celles aussi du narrateur, s'introduisant dans le récit, pour dévoiler les attentats qui se préparent à l'insu des forces de la sécurité et les considérant comme des « *toquards* » qui « *n'y voient que du feu* »<sup>87</sup>.

Le narrateur fait aussi des intrusions omniscientes à focalisation zéro pour dresser l'écart angoissant entre les fausses visions de la DGSI et la réalité des faits qu'elle refuse de croire donnant ainsi aux terroristes un pas en avance sur la DGSI pour la devancer et commettre leurs attentats :

« *Depuis la fin août, Salah<sup>88</sup> a multiplié les allers-retours entre la Belgique et différents pays. (...) Abdelhamid est revenu de Syrie en passant par Budapest ; il se cache à Molenbeek. Ils seront bientôt au complet, prêts à passer à l'action.* »<sup>89</sup>

L'argumentation *ad hominem* se double ainsi d'une argumentation de cause à effets, anticipée par le narrateur et donnant froid dans le dos, pour montrer les conséquences tragiques qu'ont eues sur la nation l'inertie et l'incompétence des services de sécurité. Les victimes réelles du Bataclan se doublent des victimes fictives de ce roman qui est le plus noir de la trilogie. La plupart des personnages y connaissent la mort. D'abord les terroristes fictifs Atef, Wassim et Simon dont la vie a été courte et vaine. Ensuite le protagoniste principal de la trilogie, Tedj Benlazar, trouvera la mort en allant

sauver sa fille partie en Syrie pour sauver elle-même Simon. Une mort plus tragique encore est celle d'Arthur, le fils de Vanessa et Réif lors des attentats de Paris. Quant à la probabilité de la mort de Fell dans les incidents du Bataclan, ou de Maram et de ses deux enfants, en cherchant à se sauver par elle-même de l'emprise de Daech et de gagner les frontières avec la Turquie, elle est laissée ouverte à l'imagination du lecteur, rien ne l'assure ni ne la dénie. Les seules qui survivront de la trilogie, sont les deux batailleuses Vanessa et Gh'zala.

La deuxième série d'attaques est adressée à la République française. La rhétorique de la culpabilisation de la France repose, encore une fois, sur des attaques *ad hominem* mais circonstanciées<sup>90</sup>. Paulin base son argumentation sur l'argument *du tartuffe*<sup>91</sup> en levant le voile sur des informations de secret défense venant de ses personnages qui font apparaître la politique de double jeu de la France. La culpabilisation prend ici une forme très sévère car il s'agit pour Paulin de déstabiliser l'image intègre préconçue de son pays c'est-à-dire de l'attaquer dans ses enjeux de crédibilité et de légitimité (Charaudeau), c'est-à-dire de montrer qu'il se comporte clandestinement en contradiction avec les principes qu'il affiche. C'est l'image abominable d'une France perfide, hypocrite, corrompue, intransigeante et elle-même terroriste qui en ressortira des révélations de l'auteur.

Le premier mensonge politique de la France est relatif aux forces clandestines qu'elle utilise en Lybie par raison d'Etat<sup>92</sup> selon le capitaine Sébastien Pantani, membre de la cellule Alpha. Celui-ci et ses hommes sont envoyés en Lybie pour « *neutraliser des chefs de milices, des islamistes sans doute* »<sup>93</sup> car « *En Lybie, les Occidentaux ne laisseront pas une situation à l'irakienne s'installer.* »<sup>94</sup>. Pantani doit tout faire, explique le narrateur, pour se dissimuler et cacher la présence de soldats français sur le sol libyen : « *Chaque fois qu'il s'entretient avec Paris, on lui répète d'agir avec prudence. Parce qu'il n'y a pas de soldats français au sol en Lybie...* »<sup>95</sup>. Le narrateur viole ainsi le secret défense et révèle ce que le personnage Pantani ne peut que cacher. La cellule Alpha qui se trouve au sein du service action (SA)<sup>96</sup> de la DGSE a en effet une existence réelle. Ses membres sont habilités à tuer des ennemis et peuvent « *éliminer des cibles sans que* (leur

*action soit rattachée directement à la France* »<sup>97</sup> tout comme il est dit dans le roman qui reprend à la lettre l'affirmation de Vincent Nouzille<sup>98</sup>.

La coalition de la France contre Kadhafi (surnommée l'opération « Arma ») et son implication dans son assassinat pour avoir dénoncé aux Libyens où il se réfugie est un autre viol du secret défense venant encore une fois de Pantani voire même du narrateur. Celui-ci intervient après Pantani dans un commentaire en vue de pousser à l'extrême la culpabilisation de son pays pour sa haute trahison envers l'ex-leader de la Libye :

*« – Regarde, les Ricains (les américains) se tirent aussi. On ne doit pas être là quand l'autre (Kadhafi) va se faire flinguer. C'est une histoire libyenne maintenant. (...) Pantani et ses hommes ont fait le job (ont dénoncé aux libyens où se cache Kadhafi), une nouvelle fois, ils disparaissent des livres de l'histoire. »*<sup>99</sup>

Mais grâce à Paulin, ils y resteront gravés car il a insufflé le doute quant au rôle clandestin et perfide de son pays dans la mort de ce leader. Aux lecteurs d'aller se documenter s'ils veulent vérifier la part du vrai et du faux dans ce qui est avancé<sup>100</sup>.

Par ailleurs, le rôle de la France dans le radicalisme qui immerge en particulier des cités de la ville de Lunel est mentionné. La France laisse traîner intentionnellement la délinquance dans les cités de cette ville qu'elle abandonne à un état de misère<sup>101</sup> parce que cela sert ses intérêts selon l'officier de la DCRI, Bout de l'An. Le quartier des Izards d'où viennent les frères Merah est un drive-in de la drogue<sup>102</sup> explique ce dernier à la journaliste Vanessa :

*« Pour l'instant, le quartier sert les pouvoirs publics. Et les flics. Les flics savent où se trouve le trafic. Chez nous aussi, à la DCRI, on s'y retrouve : mieux vaut savoir où se planquent les gars qui peuvent faire des conneries. Il y a des radicalisés qui vivent ici parce qu'ils sont nés ici. »*<sup>103</sup>

En outre, Paulin révèle, à l'encontre d'Emilie Frèche, ce qu'elle ne peut avouer à propos de la politique de la France, elle-même terroriste, à

l'encontre des radicalisés partis en Syrie. Lors d'un affrontement discursif entre la journaliste Vanessa Benlazar et Laureline Fell, devenue, après l'affaire Merah, la chef de T3, en charge de l'islamisme radical, se dévoile un autre secret défense qui consiste à neutraliser les radicalisés en Syrie pour leur interdire de revenir en France. N'y a-t-il rien de pire que d'aller à la chasse (par Pantani et ses hommes) de ses propres enfants en Syrie ? Quelle différence entre la France et le terroriste Merah qui fait la chasse aux enfants ? La France ainsi présentée par les personnages de Paulin n'a aucune tolérance envers ses enfants égarés, elle répond à la haine par la haine, ce qui est considéré comme l'une des formes les plus extrêmes de sa culpabilisation. Sébastien Pantani est l'un des « *chien(s) de guerre de la République française* »<sup>104</sup>. Dans le roman, il a pour mission secrète de neutraliser sur place en Syrie tout Français qui aurait rejoint les rangs de Daech, il n'a rien ainsi de différent d'un terroriste :

*« Aider l'Armée syrienne libre et les forces kurdes est la raison de la présence des hommes du service Alpha en Syrie. En tout cas, c'est la raison qui deviendra officielle si le capitaine Pantani ou l'un de ses hommes est tué ou fait prisonnier. La vraie raison qui restera secrète, on l'a donnée à Pantani, il y a deux mois dans un bureau, boulevard Mortier, à Paris : si des Français rejoignent les rangs de Daech, il faudra être en mesure de les neutraliser sur place. (...) Pantani a récemment reçu une « kill-list » de la Boîte. »*<sup>105</sup>.

Fell livre aussi la cause de cette politique de neutralisation : s'ils revenaient en France, on devrait les faire surveiller or la France n'en a pas le moyen l'avoue-t-elle à Vanessa : « – *Imagine cent ou mille Merah. Nous, on n'a pas les moyens de surveiller un millier de mecs qui veulent poser des bombes ou tuer au hasard. Ça ne te fout pas la trouille, à toi ?* »<sup>106</sup>

Cette peur et cette haine des radicalisés qui s'expriment par leur neutralisation ne donnent pas « *la trouille* » à Vanessa comme à Fell, mais la honte. La honte d'être Française<sup>107</sup> et d'appartenir à un pays qui a choisi de tuer ses propres fils plutôt que de les sauver.

Enfin, le roman clôture cette liste de culpabilisation par la dénonciation de la politique de double jeu de la France envers les pays qui financent le terrorisme comme le Qatar et l'Arabie Saoudite qu'elle laisse faire à leur guise<sup>108</sup> et par la mise en doute dans l'implication du gouvernement français dans le financement des islamistes en Syrie. Pantani fait remonter jusqu'à Paris la rumeur à propos de Lafarge, une multinationale française qui finance un groupe terroriste, selon les Kurdes<sup>109</sup>. Ses chefs lui ordonneront « *d'oublier Lafarge* »<sup>110</sup> et « *que cette affaire ne le concernait plus* »<sup>111</sup>. A l'heure où nous écrivons ces lignes, cette affaire vient de faire, il y a tout juste quelques semaines, la une du *Monde* et d'autres journaux français après une enquête très fouillée de Guillaume Dasquié et Nicolas Jaillard. Bien avant les confirmations apportées par ces enquêtes<sup>112</sup> ou les décisions prises par une cour d'appel française en mai 2022 de devoir « *accuser le géant du ciment Lafarge de complicité de crimes contre l'humanité pour des paiements présumés au groupe Etat islamique* »<sup>113</sup>, Paulin avait pu éveiller les suspicions autour de cette multinationale. Il avait dû fonder ses soupçons grâce à une information judiciaire ouverte en juin 2017 contre Lafarge. Son roman noir n'est donc pas seulement tiré de faits réels mais il devance même les faits.

Dans toute sa trilogie, Paulin ne fait que faire circuler inlassablement la même image dénonciatrice du renseignement français. Dans *La fabrique de la terreur*, vient s'y ajouter le discours de propagande sur une France traître, malhonnête et intransigeante envers ses enfants radicalisés. Tout autre écrit qui se fera sur ce roman (voire sa trilogie) et osera exposer son discours, participera à son tour à faire la même propagande de l'image de cette France qui ressort du discours des personnages. Du « faire croire » à cette image peu flatteuse de son pays au « faire faire »<sup>114</sup> circuler dans d'autres écrits qui se feront sur lui, Paulin aurait lui aussi fabriqué sa propre terreur. *La fabrique de la terreur* ne désignait pas seulement ainsi la terreur venant de l'organisation terroriste naissante Daech qui émerge pendant les années 2011, ni la terreur du peuple et des printemps arabes par les dirigeants sur lesquelles s'ouvre le roman, mais la terreur que fabrique aussi l'auteur lui-même par la dénonciation de la France et ses services de renseignement.

**Khalil de Yasmina Khadra** s'attaque tout comme le roman de Paulin à la France mais pas aussi explicitement. Pourtant, il n'a pas reçu la bonne réception qu'a eu toute la trilogie de Paulin, et pour laquelle, il a obtenu, malgré toutes les attaques contre son pays, plusieurs prix<sup>115</sup>. La focalisation sur les motivations qui poussent le terroriste Khalil à commettre ses attentats (et qu'il ne commettra finalement pas !) sera prise par les critiques comme une apologie de son personnage radicalisé :

On « a vu resurgir tout un argumentaire accusant les sciences humaines d'entretenir maladroitement, sinon dangereusement, une « culture de l'excuse »<sup>116</sup>. Tristan Leperlier « informe les œuvres respectives de Dounia Bouzar, Rachid Benzine, Fouad Laroui et Yasmina Khadra qui selon lui, « cherchent d'autant moins à « excuser » les djihadistes qu'ils pourraient tomber sous le coup (au moins moral) d'une apologie du terrorisme » (in *Writing Terrorism*, p. 441) ». <sup>117</sup> Une conception qui corrobore celle aussi de Philippe Muray qui réclamait de « surtout ne pas entreprendre la moindre tentative d'éclaircissement (des) motifs, laquelle se révélerait de toute façon une apologie rampante de (la) multinationale de la terreur »<sup>118</sup>.

Il est dommage que Justine Huppe qui voit bien que la littérature est reconnue « pour sa force d'élucidation, de figuration voire d'anticipation »<sup>119</sup> ait repris, dans son compte rendu, le commentaire de T. Leperlier sans comprendre que l'objectif de ces écrivains maghrébins consistait justement à élucider, à figurer et à anticiper le phénomène terroriste. Pourquoi ces accusations, si elles sont émises objectivement, n'incluent-elles que des écrivains maghrébins alors que des écrivains français font de même en victimisant dans leurs récits la figure des radicalisés ?

Pourquoi comprendra-t-on et cherchera-t-on à aider un Simon ou une Eléa qui se trompent mais pas un Khalil qui chercherait à se repentir après avoir reconnu lui aussi son erreur ? C'est justement cette divergence et cette discrimination dans le traitement d'un Maghrébin par rapport à un Français qui sont accusées par Yasmina Khadra et qui justifient en grande partie la radicalisation de Khalil et sa haine pour la Belgique et la France.

La rhétorique de la culpabilisation dans *Khalil* se base essentiellement sur une argumentation de cadrage qui centre toute l'attention et met l'accent en particulier sur les motivations de la radicalisation de Khalil et sur une argumentation circonstancielle<sup>120</sup> qui cherche aussi à lui donner des excuses en jetant le blâme sur la Belgique (où il vit, et par extension la France) mais sans négliger son milieu et les circonstances familiales ou individuelles.

Dès l'incipit *in medias res*, Yasmina Khadra prend le risque d'écrire son roman à la première personne du singulier, ce qui place le lecteur au plus près du personnage. Il s'immisce par une focalisation interne dans la tête d'un terroriste pour nous reproduire ses pensées et relater son parcours qui va de « l'incarnation » à la « désincarnation » selon la terminologie de D. Bouzar. Il fait de son personnage fictif l'un des kamikazes ou l'un des oiseaux d'Ababil (qui intitule son 1<sup>er</sup> chapitre) qui avait pour mission le vendredi 13 novembre 2015 d'ensanglanter et d'endeuiller Paris en transformant « *la fête au Stade de France en un deuil planétaire.* »<sup>121</sup>. Mais d'entrée de jeu, Khadra se montre dans une position tolérante envers son personnage par le choix d'expliquer les motifs de sa radicalisation. Il se place dans la position de son avocat en énumérant dès les premières pages les raisons qui ont fait de Khalil un kamikaze qui échouera malgré lui dans sa première mission à cause d'une erreur dans sa ceinture d'explosif.

Des raisons tout d'abord d'ordre individuel sont exhibées. Khalil est un personnage de constitution fragile et faible dès le départ qui ne fait que tomber sous de mauvaises influences répétitives. Alors qu'il s'est lié d'amitié avec son voisin le brillant Ryane, il tombe plutôt sous l'emprise d'un autre voisin et ami d'enfance, Driss, car ils partagent les mêmes conditions familiales et les mêmes échecs scolaires et parce qu'il le considère depuis un certain incident comme son héros. Driss, beaucoup plus courageux que Khalil, l'avait sauvé des mains d'un écolier qui allait le tabasser. Dorénavant, Khalil le suit aveuglément comme un mouton de panurge dans tout ce qu'il fait, abandonne tout de suite ses études dès que Driss décide de quitter le lycée et s'enrôle automatiquement avec lui dans une organisation terroriste se sentant heureux de mourir à ses côtés : « *si bien que, quand mon héros décrocha du lycée, j'en fis autant, le plus naturellement du monde. J'étais heureux de mourir à ses côtés.* »<sup>122</sup>

Plus tard, dans sa jeunesse, il tombe de nouveau sous l'influence de Lyès, son recruteur djihadiste ou son émir qui connaît tous ses points faibles et qui le manipule en lui faisant croire qu'il se tuera pour une noble cause, qu'il laissera une trace dans ce monde, qu'il deviendra quelqu'un et qu'il ne finira pas comme Moka, « *en ivrogne déglingué* »<sup>123</sup>. C'est avec ce discours méthodique de séduction que Lyès ou tout autre recruteur peut agir sur un être aussi faible et aussi seul que Khalil qui sent que sa vie est tellement vaine. Il n'est plus difficile à imaginer l'influence que peut avoir sur Khalil un discours qui le valorise subitement et le transforme en un Lancelot<sup>124</sup> ou un chevalier élu pour devenir un martyr ce qui donnera beaucoup plus de sens à sa vie.

La vulnérabilité de Khalil à l'embrigadement relationnel et idéologique se trouve, en outre, facilitée par les circonstances familiales et sociales que retransposent Khadra dès les premières pages.

Ses relations familiales sont décousues. Excepté de sa sœur jumelle, Zahra, qu'il aime le plus au monde, Khalil n'est aimé ni par sa sœur aînée Yezza, ni par son père dont il est sûr qu'il ne leur manquerait pas s'ils apprenaient sa mort : « *Nous ne nous connaissions pas mon père et moi... Ma famille, c'étaient les copains : ma maison, la rue : mon club privé, la mosquée.* »<sup>125</sup> La haine que lui dédie son père, un pauvre marchand de légumes, s'explique par le fait que, comme le dit Khalil, « *lui, le mâle (sur deux filles), celui qui se devait de faire la fierté de son père, je n'avais même pas été fichu de tenir deux années de suite au lycée.* »<sup>126</sup> Un sentiment de nullité, de ne servir à rien, de vivre en parasite et de n'avoir aucun espoir dans l'avenir le rendent donc, sur le plan individuel, fragile à toute mauvaise influence.

La raison de son mal-être se doit surtout à ses origines identitaires sur lesquelles a joué son rabatteur pour l'embrigader : « *Tu ne seras jamais un Belge à part entière, m'avait promis Lyès, "Tu n'auras pas de voiture avec chauffeur. Et s'il t'arrivait, par je ne sais quel miracle, de porter un costume-cravate, le regard des autres te rappellerait d'où tu viens. (...). Ça a toujours été comme ça. Et ce sera toujours ainsi."* »<sup>127</sup> C'est ce discours itératif qui touche son point le plus sensible qui reviendra à Khalil au

moment de ses conflits intérieurs pour le décider à exécuter la mission de son attentat sans hésitation : *« j'avais choisi sous serment de servir Dieu et de me venger de ceux qui m'avaient chosifié. »*<sup>128</sup>

Khadra victimise ainsi Khalil dès l'ouverture en montrant sa manipulation à l'aide d'un discours qui ranime en lui la haine de sa société et son désir de prendre sa revanche sur une Belgique ou une France qui le renient, qui refusent de le voir et qui le « chosifie(nt) » à cause de ses origines.

Les motivations de Khalil sont dues à des « griefs personnels » plutôt qu'à des « griefs collectifs », à un désir de *« vengeance pour un préjudice réel ou perçu comme infligé par un tiers »*<sup>129</sup>. Il entre en ce sens dans la catégorie des *« radicalisés identitaires »* qui renvoie à *« des situations de rupture avec la société française pour qui la radicalisation vient répondre à une frustration »*<sup>130</sup>.

Khadra cherche ainsi à construire dès le premier chapitre un discours victimaire ou de victimisation de Khalil en employant des techniques argumentatives circonstanciées qui accusent sa société aussi bien que son milieu familial et en le rangeant dans la catégorie du « radicalisé identitaire ». La victimisation étant considérée comme un type d'argument d'accusation<sup>131</sup>, elle lui sert pour accuser la France et/ou la Belgique d'avoir joué un rôle dans la radicalisation des beurs musulmans par le rejet, la haine et la stigmatisation qu'elles leur vouent.

Selon Richard Lazarus et Suzan Folkman :

*« le processus d'évaluation du danger du jeune en voie de radicalisation dépendrait de la grille individuelle d'interprétation de la réalité, qui est elle-même fonction de caractéristiques personnelles de l'individu ainsi que des variables de la situation. Pour le dire autrement, la grille de lecture du monde paranoïaque des djihadistes atteint d'autant plus facilement un jeune déjà fragilisé par une histoire difficile ou un événement traumatique. »*<sup>132</sup>  
C'est bien le cas de Khalil qui souffre à cause de ses origines maghrébines d'une injustice sociale, c'est bien là l'« histoire difficile » qui le fragilise celle de son « identité meurtrière » (Maalouf) en Belgique et qui est

responsable de son dérapage sous l'effet des mauvaises influences de son milieu. Amin Maalouf pensait à juste titre que « *les tensions identitaires peuvent conduire aux dérapages les plus meurtriers.* »<sup>133</sup> Un jeune franco-algérien ne se retrouvera jamais du côté des fanatiques s'il parvient à vivre sereinement son identité composée<sup>134</sup>, et s'il parvient, comme l'insinue Y. Khadra à travers son roman, à être compris et accepté par son pays d'accueil au lieu d'y être marginalisé et stigmatisé.

Khalil tente donc dès l'incipit d'utiliser un argument de culpabilisation par association pour se justifier et amoindrir ses torts : il ne faudrait pas le considérer comme le seul fautif dans cette histoire, il est devenu ce qu'il est car il est le résultat de la haine et du mépris de son père et de la haine plus grave de la Belgique qui ne le voit pas comme un Belge. Il est surtout un être faible et fragile facilement manipulable par un tireur de ficelles qui lui fait croire qu'il est élu et lui promet le paradis.

Au-delà de l'incipit, le nœud de l'action s'organise autour d'un incident quasi-similaire à celui vu chez Ténor qui provoque un retournement de situation et d'auto-révision du terroriste sur ses propres croyances et convictions : il s'agit du face à face à la réalité d'avoir pu être l'un des kamikazes qui aurait attenté à la vie de sa sœur Zahra dans un métro de Bruxelles. La stratégie qui consiste à déstabiliser un terroriste en le mettant face à l'attentat de l'un de ses proches (frère ou sœur) par l'un de ses « frères » ou par lui-même se retrouve étrangement chez Ténor et chez Khadra. A la différence que Khalil ne se découvre pas en face de sa sœur bien-aimée dans l'attentat qui a causé sa mort mais à la pensée qu'il aurait pu attenter à sa vie sans le vouloir. Le déclic qui réveille en fait Khalil de ses illusions au sujet de ses « frères » et de son émir Lyès, qui lui fait comprendre qu'il s'est trompé, qu'ils ne peuvent être ses frères, c'est d'apprendre leur mensonge au sujet du décès de sa sœur Zahra dans l'attentat. Khalil, le personnage éponyme du roman, n'éprouve plus alors le même dilemme qu'Azied pour savoir s'il doit tuer ou sauver les victimes d'un autre attentat terroriste qu'on lui a livré. La difficulté à trancher se dissipe, lorsqu'il apprend que ceux qu'ils considéraient comme ses frères lui ont caché le décès de sa sœur la plus aimée pour ne pas le détourner d'accomplir une mission du même genre. Khalil prend alors l'occasion de

méditer et de découvrir les tromperies de ses frères. Lui ayant volontairement occulté cet incident, le trompé (Khalil) sera désillusionné et se transformera lui-même en trompeur en retournant le jeu sur ses manipulateurs. En effet, la veille de l'attentat de Marrakech, il prévient lui-même, par une dénonciation anonyme, la sécurité pour déjouer l'attentat mais se laissera délibérément prendre alors qu'il avait la possibilité d'éviter d'être tué lors des accrochages avec les forces de sécurité chérifiennes.

Cette volte-face place Khalil encore une fois comme une victime qui se repent à la découverte de son erreur et non pas comme un monstre. Il faut un « électrochoc » qui réinstalle le doute dans les convictions du radicalisé ou qui le confronte à la possibilité de tuer dans un attentat l'un des siens pour qu'il se réveille. *Khalil* s'organise ainsi autour de deux moments qui font pivoter le roman en un avant et un après l'incident de la mort tragique de Zahra. A la voix de la haine et de la rancune avant l'attentat de sa sœur se substitue la voix de la rédemption et du repentir.

Ainsi affrontant la même situation de départ, d'attenter à la vie du plus grand nombre de personnes dans le Stade de France, Khalil, après la mort de sa jumelle, change de position et de comportement conformément à la théorie cognitive qui établit le lien entre émotions, cognitions et comportement<sup>135</sup>. Il choisit de ne pas tuer mais de « *laisser vivre* »<sup>136</sup> pour expier la faute qu'on a commise envers sa sœur et comme un moyen aussi pour se racheter. Une expiation qui ressemble un peu à celle-là même d'Azied dans *Terroriste ... toi !* même s'il ne la sent pas vraiment à la différence de Khalil. Néanmoins, comme l'exprime Timy à propos de son frère, reflétant les pensées qu'a dû avoir Khalil en se risquant d'aller à la mort dans l'attentat ou de passer le reste de sa vie en prison : « *Certes, celui-ci est en prison, sans doute jusqu'à la fin de sa vie, et ce n'est que justice, mais jamais il ne souffrira assez pour expier ce qu'il a fait.* »<sup>137</sup> Cette pensée occultée et qui n'est révélée qu'implicitement chez Khadra dit, à la différence de Ténor, plus d'indulgence de la part du premier envers son personnage. Khadra en faisant de Khalil un martyr qui s'est donné la mort pour sauver les autres et non pour attenter à leur vie, est sûr de ne pas le faire oublier, de l'immortaliser et de lui attirer même l'empathie du lecteur.

En choisissant d'aller à l'encontre des clichés traditionnels de déshumanisation du terroriste en présentant plutôt son côté humain et en nous montrant ses remords de conscience, Yasmina Khadra se défend pourtant d'avoir de l'empathie pour son personnage : *« Ces gens ont tué ma famille et mes amis. Je ne cherche aucunement à les humaniser, je raconte la réalité. J'expose leurs doutes, leurs faiblesses telles qu'elles existent et qu'elles forgent leur cheminement et leur choix. »*<sup>138</sup>

Ce qu'il cherche à humaniser ce serait plutôt le lecteur qu'il appelle à rejeter sa stigmatisation des musulmans et à commencer à comprendre comme début de solution :

*« En les contraignant à une proximité immédiate avec un être détestable, je souhaite montrer aux gens que le rejet n'est pas la réponse. Il est impératif d'essayer de comprendre. Sinon, on laisse la gangrène continuer son travail en toute tranquillité et la stigmatisation des musulmans devenir de plus en plus dangereuse. Chercher à comprendre, c'est prendre ses responsabilités, c'est faire un premier pas vers la solution. »*<sup>139</sup>

## **Conclusion**

Dans les *Identités meurtrières*, Amin Maalouf dénonçait la conception :

*« qui réduit l'identité à une seule appartenance, (qui) installe les hommes dans une attitude partielle, sectaire, intolérante, dominatrice, quelque fois suicidaire, et les transforme bien souvent en tueurs, ou en partisans de tueurs. (...) Ceux qui appartiennent à la même communauté sont les nôtres. (...) Quant aux autres, quant à ceux de l'autre bord, on ne cherche jamais à se mettre à leur place, on se garde bien de se demander si, sur telle ou telle question, ils pourraient ne pas être complètement dans leur tort, on évite de se laisser adoucir par leurs plaintes, par leurs souffrances, par les injustices dont ils ont été victimes. Seul compte le point de vue des " nôtres " »*<sup>140</sup>.

Les corpus que nous avons étudiés cherchent à condamner cette même conception identitaire voire meurtrière dénoncée par Maalouf. Ils ne sont pas

de ces « *corpus qui sombrent* »<sup>141</sup> ou qui proposent un contre-récit du terrorisme qui le déconstruirait et le déformerait à nos yeux. Les écrivains s'y gardent tout juste de prendre l'attitude intolérante de leur pays, ils comptent sur la force douce (*Soft Power*) de leur plume pour trouver les bonnes solutions dans le traitement du radicalisme. Ils partagent ainsi la même vision : déshumaniser l'ennemi, le terroriste ou le radicalisé n'est pas la bonne voie mais lui tendre le bras, se montrer tolérant et compréhensif à son égard pour le faire revenir à lui en est la bonne. Toute attitude extrémiste par les deux camps est bannie. Les « Nous » et « Eux » doivent savoir fusionner et s'accepter pour vivre ensemble en toute paix.

Chacun s'y prend certes autrement dans sa rhétorique de la culpabilisation mais le principe demeure le même. Il s'agit de faire appel à l'humanisme des lecteurs envers les radicalisés et de leur faire rejeter la haine qui ne génère que la violence dans les deux camps.

D'un écrivain à l'autre et quel que soit le type d'argumentation adopté, les mêmes affinités sont perçues chez eux : on ne les voit pas tant s'acharner à culpabiliser les radicalisés mais à les victimiser. Les écrivains français et francophones du corpus se montrent plus compréhensifs envers eux que leurs gouvernements et désapprouvent toute légitimation de la violence par les deux camps adverses. Ils osent alors s'attaquer à un tabou qui leur est défendu dans le traitement du terrorisme islamiste, celui des motivations des radicalisés. On les a vus tendre de plus en plus à expliquer et à justifier l'égarement des jeunes tombés sous l'emprise d'un embrigadement réel qu'ils attribuent tantôt à l'œuvre de techniques de manipulation bien huilées dont ils ne sont que des pures victimes tantôt à leurs conditions désastreuses dans les cités et dont ils ne sont pour rien et à des problèmes de vivre leur identité. Leurs accusations portent alors de plus en plus sur l'autre camp, celui de la France pour son incapacité à remédier aux conditions d'existence lamentables dans les cités, pour sa stigmatisation des musulmans, pour la faillite de ses services de sécurité toujours en retard par rapport aux terroristes, ou encore pour sa politique terroriste de neutralisation des Français partis pour le djihad, bref pour cette haine affichée qui lui fait vouloir tuer plutôt que sauver ses propres enfants égarés.

Par une argumentation qui joue sur les affects des deux camps, les hommes de lettres cherchent à toucher les consciences, à faire réfléchir et comprendre, à adoucir les uns envers les autres en vue de gagner les deux « ennemis » et à les relier ensemble au sein d'une même communauté qui abolirait la dissection entre les « Nous » et « Eux ».

Faire comprendre le point de vue des protagonistes terroristes, montrer leur manipulation et leur auto-révision après un attentat qui les confronte avec un des leurs ou après le départ pour le *djihad*, ne doit toutefois pas amener à considérer cette littérature comme défensive du terrorisme par rapport à une autre qui se positionne autrement vis-à-vis de la même question.

D'un roman à l'autre, nous avons pu montrer que les écrivains ne se lassaient pas d'écrire une même histoire, d'y accuser les vrais responsables de la radicalisation, de défendre les uns par rapport aux autres mais pour y apporter à chaque fois de nouvelles solutions plus appropriées pour remédier à ce problème.

Laisser vivre, sauver, bannir la haine, comprendre, accepter l'autre, se mettre à sa place, arrêter toute cécité et surdité politique aux cris d'alerte, ne plus « chosifier » les musulmans, ne plus les stigmatiser ou discriminer, intégrer, ne plus exclure, se corriger, promettre un meilleur avenir, sortir les jeunes de leur désespoir, remédier aux conditions inhumaines dans les cités, corriger les fausses interprétations sur l'islam, réformer les failles ou faillites des services de sécurité, prévenir des méthodes d'endoctrinement sectaires et de manipulation des esprits, sont les mots d'ordre ou les maîtres mots qui ressortent comme solutions par la rhétorique de la culpabilisation des deux camps. Emilie Frèche pensait justement qu'« *On gagne aussi une guerre avec les mots, les symboles.* »<sup>142</sup>

Ainsi, nous espérons pour d'autres recherches de continuer à enrichir le corpus étudié afin de pouvoir apporter d'autres réponses théoriques à la question.

## Notes

- 
- <sup>1</sup>- Farhad Khorsrokhavar, *La radicalisation*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Collections « interventions, novembre 2014, p. 7.
- <sup>2</sup>- Deux grandes publications sur écrire le terrorisme sont apparues l'une après l'autre en l'année 2021 : la première est sortie dans un numéro de la revue *Contemporary French & Francophone Studies*, consacré au *Writing terrorism* qui s'intéresse particulièrement aux pratiques littéraires autour des attentats de Paris 2015 et la seconde est un ouvrage collectif sorti sous le titre *Figurer le terroriste. La littérature au défi*. Les deux sont dirigés par Catherine Brun avec d'autres contributeurs et contributrices qui sont membres de l'équipe « Ecrire le 13-Novembre, écrire les terrorismes » qui est animée aussi par Catherine Brun au sein de l'UMR Thalim de la Sorbonne Nouvelle.
- <sup>3</sup>- Le Larousse définit la culpabilisation comme « l'action de culpabiliser » c'est-à-dire de « faire éprouver à quelqu'un un sentiment de culpabilité », en ligne sur [www.larousse.fr](http://www.larousse.fr). Mais elle est aussi entendue comme l'action de « rendre coupable » sur [www.linternaute.fr](http://www.linternaute.fr). Et c'est justement dans ce sens-là que nous employons cette notion, c'est-à-dire dans le sens de l'accusation, de la dénonciation et de tenir quelqu'un pour coupable ou responsable de quelque chose.
- <sup>4</sup>- Il est spécialiste du monde arabe et musulman et professeur d'islamologie à l'université de Toulouse II.
- <sup>5</sup>- Farhad Khorsrokhavar est un sociologue franco-iranien, directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS), il est spécialiste de la question du terrorisme djihadiste.
- <sup>6</sup>- Dounia Bouzar sonne l'alerte depuis de longues années au sujet du danger de l'islamisme radical, elle a été directrice du Centre de prévention contre les dérives sectaires liées à l'Islam (CPDSI) qu'elle avait fondé en 2014, elle dirige avec sa fille depuis 2008 le cabinet de Conseil Bouzar Expertise, elle est aussi romancière de plusieurs œuvres sur le radicalisme et l'embrigadement numérique des jeunes sur la toile.
- <sup>7</sup>- « *Ma réflexion a d'abord produit une question : qu'est-ce qu'un terroriste ? Non pas pourquoi ni comment on devient terroriste, mais quelle sorte d'être humain est un terroriste au moment de son passage à l'acte ?* », in *Terroriste... toi !*, Oskar Editeur, 2016, p. 131.
- <sup>8</sup>- Ténor, postface de *Terroriste... toi !*, *op.cit.*, p. 132.
- <sup>9</sup>- Ténor, *ibid.*, p. 131.
- <sup>10</sup>- *Loc.cit.*
- <sup>11</sup>- « *J'ajoute qu'elle (cette histoire) fait écho à un passage du roman d'Albert Camus, Les Justes : un terroriste renonce à lancer sa bombe dans la calèche du grand-duc Serge à cause de la présence d'enfants.* » Ténor, postface, *ibid.*, p. 135.
- <sup>12</sup>- Le dilemme est une manière d'accentuer la tension tragique et de favoriser l'émotion du lecteur face au choix également terrible du personnage. La difficulté à trancher s'exprime par les hésitations du personnage mais aussi par la fureur et l'effroi d'Azied lorsqu'il découvre que son frère cadet n'est pas resté là où il lui avait ordonné car il craint qu'il ne soit tué par ses autres frères terroristes. Cf. Ténor, *ibid.*, pp. 73 et 79.
- <sup>13</sup>- Ténor, *op.cit.*, p. 97.

---

<sup>14</sup>- Ténor, *ibid.*, p. 67.

<sup>15</sup>- L'argument par accusation d'amalgame (lorsqu'un locuteur identifie l'argument de son adversaire comme un amalgame). « Le mot *amalgame* est une expression méta-argumentative dont l'objectif est de disqualifier une argumentation adverse comme fallacieuse. » Marianne Doury, « L'évaluation des arguments dans les discours ordinaires. Le cas de l'accusation d'amalgame », *Maison des sciences de l'homme/Langage et société*, 2003/3-n°105, p. 9 à 37, p. 11, en ligne sur : [www.carin.info/revue-langage-et-societe-2003-3-page-9.htm](http://www.carin.info/revue-langage-et-societe-2003-3-page-9.htm)

<sup>16</sup>- Ténor, *op.cit.*, p. 68.

<sup>17</sup>- Marianne Doury, « L'évaluation des arguments dans les discours ordinaires. Le cas de l'accusation d'amalgame », *op.cit.*, p. 19.

<sup>18</sup>- L'argumentation de Clara est rejetée par sa compagne, une dame plus âgée. Elle la juge irrecevable par le terroriste car les prémisses de son argumentation sont inadéquates au réel, en effet comment parler de raison et de logique avec un fou ? Elle estime que ce n'est pas le bon moyen de persuasion à suivre avec un terroriste. C'est un message adressé au lecteur par l'auteur, surtout pas d'argumentation logique avec le terroriste, il faut plutôt chercher à toucher son pathos. Cf. Ténor, *ibid.*, p. 68.

<sup>19</sup>- Ténor, *ibid.*, p. 104.

<sup>20</sup>- « Dounia Bouzar essaime sa méthode de déradicalisation », par Chine Labbé et Pauline Mevel, 3 novembre 2015, en ligne sur : Dounia Bouzar [www.reuters.com](http://www.reuters.com)

<sup>21</sup>- Mathieu Guidère, in *La radicalisation violente*, « La déradicalisation : conceptions et mises en œuvre », *Cahiers de la sécurité et de la justice*, n° 30, Broché – 1 avril 2015, p. 73.

<sup>22</sup>- Aaron T. Beck, *Cognitive Therapy and the Emotional Disorders*, New York (N.Y.), The New American Library, 1976.

<sup>23</sup>- in « Méthode expérimentale de déradicalisation : quelles stratégies émotionnelles et cognitives ? » Dounia Bouzar, Marie Martin Dans *Pouvoirs* 2016/3 (N° 158), pages 83 à 96, Mis en ligne sur Cairn.info le 16/09/2016, p. 89.

<sup>24</sup>- Ténor, *op.cit.*, p. 85.

<sup>25</sup>- Ténor, *op.cit.*, p. 76.

<sup>26</sup>- Mathieu Guidère, *op.cit.*, p. 72.

<sup>27</sup>- Ténor, *ibid.*, p. 105.

<sup>28</sup>- Ténor, *ibid.*, p.104.

<sup>29</sup>- Ténor, *ibid.*, pp. 103 à 105.

<sup>30</sup>- Ténor, *op.cit.*, p. 135. C'est l'auteur qui souligne en gras.

<sup>31</sup>- Cf. le processus du sevrage de l'emprise fondamentaliste détaillé par Emilie Frèche, in *Je vous sauverai tous*, Hachette Romans, 1<sup>re</sup> publication janvier 2016 et 2017 pour la présente édition pp. 143, 145, 174, 219, et 238.

<sup>32</sup>- *Op.cit.*, p. 48.

<sup>33</sup>- Ténor laisse en effet au lecteur un petit guide explicatif sur les motivations de la radicalisation à la fin de son roman par le biais de la recherche scolaire faite par Timy pour essayer de comprendre les raisons de l'enrôlement de son frère dans le terrorisme.

---

<sup>34</sup>- Citée entre parenthèse dans le paratexte « (mère d'Imad Ibn Ziaten, un des trois militaires assassinés à Toulouse et à Montauban par Mohamed Merah les 11 et 15 mars 2012) », in *Je vous sauverai tous*, *ibid.*

<sup>35</sup>- Reprise de nouveau à l'intérieur du roman pour glorifier cette mère qui suscite l'admiration de Laurence-Frèche : « *J'admire sa dignité, son engagement (...)* », *ibid.*, p. 113.

<sup>36</sup>- E. Frèche, *ibid.*, pp. 153 et 235.

<sup>37</sup>- E. Frèche, *op.cit.*, p. 12.

<sup>38</sup>- Sylvie, la mère de Jérémie, un autre radicalisé dans le roman condamne le rôle du rabatteur mais également le rôle de la France allant jusqu'à « *porté(r) plainte contre l'Etat français* » le rendant coupable « *d'une faute grave et d'un manque de discernement* » pour avoir laissé un mineur sortir du territoire sans la permission des parents, et considérant que son fils « *n'était pas un terroriste, mais la victime d'un réseau dont les membres recruteurs étaient des spécialistes de la manipulation psychique.* », cf. Frèche, *op.cit.*, pp. 46-47.

<sup>39</sup>- E. Frèche, *ibid.*, p. 45.

<sup>40</sup>- Cf. E. Frèche, *ibid.*, pp. 44-45.

<sup>41</sup>- E. Frèche, *ibid.*, pp. 152, 169, 193 etc.

<sup>42</sup>- En ligne sur : [lagazettedescommunes.com](http://lagazettedescommunes.com) et in *Je vous sauverai tous*, *ibid.*, pp. 168-69.

<sup>43</sup>- Loc.cit. E. Frèche, par une mise en écho avec le rapport de D. Bouzar, dévoile le même processus d'influence qui reprend à la lettre le même discours complotiste des rabatteurs : « *N'as-tu jamais entendu parler des Illumaniti, des francs-maçons, des sionistes, toutes ces sociétés secrètes qui s'infiltrèrent partout pour prendre le pouvoir ?* », E. Frèche, *ibid.*, p. 166.

<sup>44</sup>- Cf. aussi le travail de sape et de harcèlement accompli nuit et jour par tout un essaim de filles gravitant autour d'Eléa, autres que son recruteur, E. Frèche, *ibid.*, p. 189.

<sup>45</sup>- Cf. *La parole manipulée*, La Découverte/Poche, 2000, pp. 122-23.

<sup>46</sup>- Frèche, *op.cit.*, pp. 43-44.

<sup>47</sup>- Cf. l'aveu de Samir, d'avoir honte de sa fille Eléa pour s'être radicalisée : « *Oui, il n'y a pas d'autre mot, j'avais honte. Terriblement honte de voir mon enfant marcher dans les pas de ceux qui, au nom d'Allah, avaient déjà détruit la première partie de mon enfance.* », E. Frèche, *ibid.*, p. 254.

<sup>48</sup>- Frèche, *op.cit.*, pp. 46-47.

<sup>49</sup>- Loi qui est condamnée par elle à plusieurs reprises dans le roman, cf., E. Frèche, *ibid.*, pp. 46, 129, 235 etc.

<sup>50</sup>- « *nous (les parents des enfants radicalisés) sommes en droit d'attendre de l'Etat, qui a pour mission régaliennne de nous protéger, qu'il envoie des militaires vous chercher là où vous êtes (...)* Non, me dit-on, (...), parce que nos enfants (...) sont les ennemis de la France. » *ibid.*, pp. 235-36.

<sup>51</sup>- *Ibid.*, p. 236.

<sup>52</sup>- « *L'argument de cadrage est probablement l'un des deux premiers à être utilisé comme outil rhétorique dans l'Antiquité. Quelle que soit la forme qu'il prend, il met toujours le même principe en œuvre : amplifier certains aspects qui méritent de l'être dans la réalité qui est présentée, minorer d'autres aspects.* », « *Le cadrage se reconnaît*

---

souvent au fait qu'il s'agit d'une description, qui insiste sur certains aspects et laisse les autres de côté. » Philippe Breton, *L'argumentation dans la communication*, Editions La Découverte, Paris, 1996, 2001, 2003, 2006, p. 78 et p. 44.

<sup>53</sup>- Il ne mentionne le rôle du rabatteur ou de la « rencontre avec la mauvaise personne » dans la radicalisation que très tardivement : « Vanessa a raison sur un point : il n'y a pas de radicalisation solitaire, nombre de ces jeunes ont rencontré la mauvaise personne au cours d'"assemblées clandestines" », selon la terminologie en usage à la DCRI. » in *La fabrique de la terreur*, Agullo Editions, 2020, p. 151.

<sup>54</sup>- Paulin s'arrête très peu sur les motivations des jeunes qui se radicalisent car ce n'est pas là son réel intérêt. Réif réfléchit aux raisons qui poussent les Lunois à se radicaliser : « Avant, Réif aurait dit que le vrai problème, c'est, le chômage et le désœuvrement des jeunes. » *ibid.*, p. 167.

<sup>55</sup>- Cf. Paulin, *ibid.*, p. 258.

<sup>56</sup>- Paulin, *ibid.*, p. 135 et p. 217. Wassim a été influencé par son mentor, Atef, qui est mort victime d'un raid américain en Libye.

<sup>57</sup>- *Ibid.*, p. 21.

<sup>58</sup>- *Ibid.*, p. 239. Le capitaine Pantani, se désole sur le sort des jeunes gamins embrigadés, il sait qu'« Ils ne seront que de la chair à canon, (qu') on retrouvera leur corps sous les décombres de Kafr Hamra dans quelques jours. », *ibid.*, pp. 245-46.

<sup>59</sup>- « l'espoir des semaines de janvier s'est envolé », *ibid.*, p. 89, « Quant à trouver un emploi, il ne faut pas rêver : la révolution n'a rien changé... L'économie tunisienne est à l'agonie, le chômage est terrible, surtout pour la jeunesse. », *ibid.*, p. 144. « Il se sent abandonné dans ce monde devenu fou », *ibid.*, p.135.

<sup>60</sup>- « Comment un garçon brillant peut-il se transformer en un croyant intransigeant ? », cela dépasse Vanessa. Paulin, *ibid.*, p. 215.

<sup>61</sup>- « Simon est un as de l'informatique », *ibid.*, p. 221, « Il a vu que les Européens qui rejoignaient la rébellion étaient mieux traités que les Arabes. C'est pour ça qu'il imagine faire venir le jeune Simon. L'arrivée d'un Français serait une prise qui le ferait monter en grade. », *ibid.*, p. 231 et p. 233.

<sup>62</sup>- Paulin, *op.cit.*, p. 239.

<sup>63</sup>- « Mais ici, il a été témoin d'actes terribles que même la survie du Califat ne justifie pas », *ibid.*, p. 272, « Ce qu'il voit lui retourne les tripes et fait vaciller son assurance de croyant (...) la société parfaite pourra se développer et les croyants vivront ici comme au paradis. Simon n'y croit plus. », *ibid.*, p. 273. Wassim aussi, qui fait confiance en ses chefs, est pourtant « troublé lorsqu'il entend parler de prisonniers torturés ou exécutés », *ibid.*, p. 250. Tous perdent leur foi en Daech mais ils ne peuvent faire marche arrière, ils doivent se taire de peur d'être considérés comme des traîtres et recevoir la peine de mort.

<sup>64</sup>- Simon l'avoue dans sa lettre à Vanessa et lui demande son aide pour le sauver de Daech : « Dites à vos amis que je me suis trompé. » Paulin, *ibid.*, p. 276.

<sup>65</sup>- Cf. à ce sujet notre article « RUSES ET MASQUES DU POUVOIR. Terrorisme d'Etat et stratégies de manipulation des masses, dans *La guerre est une ruse* de Frédéric Paulin », in *Revue de la Faculté des Lettres*, Université du Caire, vol. 82, issue 2, janvier 2022, p. 169. Raouf Bougachiche fut présenté par le DRS comme étant un terroriste du

---

GIA responsable de l'enlèvement des Français en Algérie lors des décennies noires. Il aurait été éliminé physiquement pour nettoyer les traces de toute relation qui lierait le DRS avec l'enlèvement des Français. En l'accolant à un bouc-émissaire du GIA, qu'on aurait tué sur le lieu même de l'enlèvement, la France n'aura aucun moyen de faire la part du vrai et du faux. L'enlèvement des Français par des éléments du GIA est présenté dans le roman comme une ruse organisée par le DRS pour persuader la France de la nécessité de soutenir les militaires algériens venus au pouvoir par coup d'Etat contre les islamistes.

<sup>66</sup>- Le Département de Renseignement et de Sécurité algérien (DRS) est le service de renseignement algérien.

<sup>67</sup>- A propos des motifs de la radicalisation en prison de Khaled Kelkal, cf. « RUSES ET MASQUES DU POUVOIR », *ibid.*, pp. 171-72.

<sup>68</sup>- Bourbia est un officier du DRS, le principal recruteur des islamistes parmi les détenus algériens, il est dessiné à l'image du terroriste-poulpe, cf. à son sujet notre article « RUSES ET MASQUES DU POUVOIR », *ibid.*, pp. 167-71.

<sup>69</sup>- La DGSI est la Direction générale de la sécurité intérieure, c'est le service de renseignement intérieur de la France, fondée en avril 2014.

<sup>70</sup>- La DCRI est la Direction centrale du renseignement intérieur, service de renseignement intérieur de la France de 2008 à 2014. Elle est née de la fusion de la Direction de la surveillance du territoire (DST) et de la Direction centrale des renseignements généraux (RG).

<sup>71</sup>- Terroriste islamiste belgo-marocain considéré comme le chef opérationnel des attentats perpétrés le 13 novembre à Paris.

<sup>72</sup>- Paris refuse d'ouvrir en effet une procédure sur Mohamed Merah : « *Mais la direction à Levallois-Perret a considéré que les éléments n'étaient pas suffisamment probants, que rien ne permettait de faire un lien entre Mohamed Merah et une filière Djihadiste. Aucune suite n'a été donnée. La commissaire et ses hommes sont restés stupéfaits.* », Paulin, *op.cit.*, p. 116.

<sup>73</sup>- « *Quand elle parle de Merah, c'est à peine si on ne lui rit pas au nez. La Centrale se focalise sur l'ultradroite, ou sur la piste d'un tueur isolé, un " loup solitaire"*  », *ibid.*, p. 183.

<sup>74</sup>- « – *Oui, les frères Merah. Paris, ne me suit pas là-dessus. Comme toujours.* » dit Fell à Benlazar. Paulin, *ibid.*, p. 129. « *Les Merah ne sont pas leur première piste. Fell est hors d'elle.* », *ibid.*, p. 182.

<sup>75</sup>- Cf. Paulin, *ibid.*, p 156. « – *Merah a été auditionné par des gars de la Direction. Selon eux, il n'a pas un profil dangereux. Leur seule préoccupation, c'était de savoir s'il pouvait être employé comme indic. Putain ! Paris se fout complètement de notre boulot ici.* », *ibid.*, p. 176.

<sup>76</sup>- Récit repris d'ailleurs par Emilie Frèche dans son roman.

<sup>77</sup>- « *Des dizaines d'articles sur les failles de la DCRI avaient déjà été publiés dans les jours et les semaines qui ont suivi l'assaut.* », *ibid.*, p. 202.

<sup>78</sup>- Après le fiasco de la surveillance de Merah, même les députés au parlement « *se sont payé* » les services de renseignement français, les « *députés PS Jean-Jacques Urvoas et UMP Patrice Verchère ont pondu un rapport saignant.* », *ibid.*, p. 207. A propos de leur rapport, cf. « *Renseignement : un mission parlementaire prône le renforcement du*

---

contrôle », en ligne sur : [https://www.lexpress.fr/actualites/1/societe/renseignement-un-mission-parlementaire-prone-le-renforcement-du-controle\\_1248670.html](https://www.lexpress.fr/actualites/1/societe/renseignement-un-mission-parlementaire-prone-le-renforcement-du-controle_1248670.html)

<sup>79</sup>- La DGSE est le sigle de la Direction générale de la sécurité extérieure qui est le service de renseignement extérieur de la France.

<sup>80</sup>- Paulin, *op.cit.*, p. 278.

<sup>81</sup>- Au sujet de la vieillesse des agents de sécurité, Fell gagnée par la ménopause, se sent toujours fatiguée, cf. Paulin, *ibid.*, p. 189 et p. 191.

<sup>82</sup>- « *Les yeux ronds autour de la table témoignent de l'ignorance des chefs des services. (...) Fell connaît mal les réseaux sociaux, à peine Facebook, rien d'autre.* », Paulin, *ibid.*, p. 258. Le narrateur ironise lui-même sur les forces de sécurité qui se sentent dépassés et n'entendent rien en internet : « *Les flics, on dirait qu'ils vivent au XIXe siècle. Tout ce qui est Internet, ça les dépasse.* », ils ne savent comment intercepter les terroristes sur la toile pour les ruses extrêmement indéchiffrables qu'ils emploient. Cf. Paulin, *ibid.*, p. 260.

<sup>83</sup>- « *Le temps perdu par les services de renseignement est l'allié des candidats au djihad. Et dans cette course, Laureline Fell se sent trop vieille. Parfois elle a la sensation d'être d'un autre siècle et que les types qu'elle pourchasse, eux, sont de leur temps.* », *ibid.*, p. 208.

<sup>84</sup>- « *Benlazar connaît le problème : la direction de la DCRI est trop éloignée du terrain pour imaginer qu'un Kelkal réapparaisse. Comme la direction de la DGSE à son époque.* » Paulin, *ibid.*, p. 129. L'argument de la comparaison sert à mieux mettre l'accent sur les erreurs du renseignement qui restent les mêmes malgré le passage du temps.

<sup>85</sup>- « *Elle enrage contre ces planqués de Paris.* », *ibid.*, p. 183. Les injures de Fell se basent souvent sur un argument de l'excès, elle répète plusieurs fois que le traitement de l'affaire Merah par sa direction : « *ça dépasse l'entendement* », *ibid.*, p. 189.

<sup>86</sup>- Leur direction de Paris est souvent traitée de « *cons* » : « *Oui. On s'en fout de ces cons !* », *ibid.* p. 186.

<sup>87</sup>- *Ibid.*, p. 293.

<sup>88</sup>- Saleh Abdeslam est membre des commandos ayant perpétrés les attentats du 13 novembre 2015 à Paris.

<sup>89</sup>- Paulin, *ibid.*, p. 359.

<sup>90</sup>- « *l'argumentation ad hominem circonstancielle est une tentative pour mettre en contradiction avec lui-même un locuteur du fait d'une incompatibilité entre la position qu'il affiche et quelque trait de sa personnalité ou de son comportement.* » Gilles Gauthier, « L'argument *ad hominem* en communication politique », in *Argumentation et rhétorique*, revue *Hermès*, n° 16, vol. II, 1995, p. 175.

<sup>91</sup>- « *Cet argument est de nature circonstancielle : il cherche donc à mettre en évidence la contradiction entre un « dire » et un « faire ». Plus précisément, l'argument du tartuffe consiste à faire reproche à un locuteur d'adopter une forme de comportement incompatible avec le discours qu'il tient.* » Gilles Gauthier, *ibid.*, p. 177.

<sup>92</sup>- Cf. Paulin, *op.cit.*, pp. 123-124 et p. 126.

<sup>93</sup>- *Ibid.*, p. 125.

---

<sup>94</sup>- *Ibid.* p. 136.

<sup>95</sup>- *Loc. cit.*

<sup>96</sup>- « Le service action (SA) est l'unité militaire et secrète de la DGSE. La majorité des informations sur le SA sont classées secret défense. Il est chargé de planifier et de mettre en œuvre les opérations clandestines « arma » (destruction de matériel, sabotage) et « homo » (enlèvements, assassinats). Il peut aussi exfiltrer ou infiltrer des personnels d'un pays et libérer des otages », in « DGSE : les services secrets français » en ligne sur <https://defense-zone.com>, février 17, 2021.

<sup>97</sup>- « Top 10 des trucs qu'on sait sur les services secrets français » en ligne sur : [www.topito.com](http://www.topito.com), publié dans *Histoire* le 19/11/2020.

<sup>98</sup>- « **Rappelons que, selon la version officielle du ministère de la Défense, la France n'avait pas de soldats au sol en Lybie.** » in *Les Tueurs de la République. Assassinats et opérations spéciales des services secrets*, Fayard, 2015, p. 166. L'affirmation que nous avons soulignée en gras est reprise au pied de la lettre par le narrateur de *La fabrique de la terreur*.

<sup>99</sup>- Paulin, *op.cit.*, p. 143. C'est nous qui expliquons entre parenthèses.

<sup>100</sup>- Cf. à ce sujet *Les Tueurs de la République. Assassinats et opérations spéciales des services secrets*, *ibid.*, pp. 163-67. Ayant enquêté pour son livre sur les actions de la cellule Alpha et les assassinats perpétrés par les forces spéciales du Service Action, le journaliste d'investigation indépendant, Vincent Nouzille, raconte en détail tout en se basant sur de vrais documents référenciés comment la France sous Sarkozy avec la coalition des américains avaient localisé par des écouteurs l'ex-dictateur Libyen pour faire plonger sur son convoi un Mirage 2000-D français. Dans ce livre, V. Nouzille révèle aussi l'existence d'autres assassinats ciblés par les présidents français, notamment François Hollande. Puis lors d'une interview sur son livre, V. Nouzille assure le fait que ces forces spéciales de la SA « *opèrent, au choix, en amont ou en aval, de manière clandestine. Ce fut le cas en Libye, les forces spéciales sont intervenues en civil. Elles ont joué un rôle clé pour faire tomber le régime de Khadafi.* » in « "Permis de tuer" : quand les services secrets français règlent leur comptes », interview par Xavier Sota, le 29/04/2015 en ligne sur : <https://www.sudouest.fr/justice/terrorisme/permis-de-tuer-quand-les-services-secrets-francais-reglent-les-comptes-7829048/php>

<sup>101</sup>- Cf. Paulin, *ibid.*, p. 117.

<sup>102</sup>- « *Dans le quartier des Izards, prédication islamiste et criminalité liée au trafic de drogue s'imbriquent* », selon le narrateur, *ibid.*, p. 157.

<sup>103</sup>- *Ibid.*, p. 153.

<sup>104</sup>- Paulin, *op.cit.*, p. 241.

<sup>105</sup>- Paulin, *ibid.*, pp. 240 et 262.

<sup>106</sup>- Paulin, *ibid.* p. 230 et cf. aussi pp. 280-81 : « – *En gros, on n'a aucun moyen de s'assurer qu'ils ne déconneront pas une fois rentrés en France. En gros ces spécialistes préconisent de ne pas les laisser revenir.* »

<sup>107</sup>- Cf. Paulin, *ibid.*, p. 281.

<sup>108</sup>- Cf. Paulin, *op.cit.*, p. 266. Nemouche ou Merah sont considérés comme n'étant que des pions entre les mains des Qataris ou des Saoudiens : « *Alors, on fait quoi, nous, dans ce merdier ?* » s'emporte de colère Fell, exaspérée par la manipulation à laquelle elle est sujette dans son métier.

- 
- <sup>109</sup>- Paulin, *ibid.*, p. 356.
- <sup>110</sup>- Paulin, *ibid.*, p. 358.
- <sup>111</sup>- *Ibid.*, p. 356.
- <sup>112</sup>- Cf. *Le Monde*, publié le 02 avril 2023 par Christophe Ayad « Cimenterie Lafarge : multinationale, Daech et les espions » ; sur M6 : Lafarge en Syrie, usine à barbouzes » ou encore sur radiofrance.fr « Lafarge en Syrie : une base arrière de la DGSE – Radio France ».
- <sup>113</sup>- Cf. l'article du *Figaro* « Décision sur " la complicité de crimes contre l'humanité " de Lafarge en Syrie le 18 mai 2022 », in *Le Figaro* et *AFP*, le 24 Mars 2022, en ligne sur : [www.business-humarights.org](http://www.business-humarights.org)
- <sup>114</sup>- Pour ces notions, cf. Patrick Charaudeau, in « Le discours de manipulation entre persuasion et influence sociale », *Acte du colloque de Lyon*, 2009.
- <sup>115</sup>- L'ensemble de la trilogie a été récompensé par le Grand Prix de littérature policière 2020.
- <sup>116</sup>- Justine Huppe, « Littérature et terrorisme : que dire de ces corpus qui sombrent ? » *COntEXTES (En ligne)*, Notes de lecture, mis en ligne le 19 mai 2021, consulté le 27 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/10204>
- <sup>117</sup>- *Loc.cit.*
- <sup>118</sup>- Philippe Muray, *Chers djihadistes...*, 1001 Nuits, Paris, 2002, p. 96.
- <sup>119</sup>- Justine Huppe, *ibidem*.
- <sup>120</sup>- « Pour justifier une décision, les circonstances sont invoquées. Ce type d'argument insiste sur la force contraignante du contexte qui ne laisse pratiquement aucune marge de manœuvre. Dans ce cas, le débatteur choisit de démontrer pourquoi le contexte empêche d'utiliser les cadres de pensée habituels. » En ligne sur : <http://moulayidrisslercasa.e-monsite.com/categories-de-pages-/espace-enseignant/enseignement-de-francais/les-types-d-arguments.html>
- <sup>121</sup>- Yasmina Khadra, *Khalil*, Editions Julliard, Paris, 2018, p. 11.
- <sup>122</sup>- Khadra, *ibid.*, p. 18.
- <sup>123</sup>- Khadra, *op.cit.*, p. 12.
- <sup>124</sup>- Lancelot ou celui qui cherche l'idéal chevaleresque est un « Type d'identification qui permet au jeune d'avoir le sentiment d'offrir le sacrifice de soi pour l'histoire et la postérité » et qui est considéré comme l'un des cinq mythes sur lesquels jouent le recruteur dans son discours avec sa proie. In « Extrait des conclusions du rapport « *La métamorphose opérée chez le jeune par les nouveaux discours terroristes* » dans *JOURNAL DU DROIT DES JEUNES* 2015/1 (N° 341) en ligne sur [carin.info](http://carin.info)
- <sup>125</sup>- Khadra, *ibid.*, p. 18.
- <sup>126</sup>- Khadra, *ibid.*, p. 16.
- <sup>127</sup>- Khadra, *ibid.*, p. 23.
- <sup>128</sup>- Khadra, *op.cit.*, p. 24.
- <sup>129</sup>- Cf. Mathieu Guidère, *op.cit.*, p. 73
- <sup>130</sup>- Julien Fragnon, « La radicalisation sous emprise ? *Le processus de radicalisation au prisme de Stop Djihadisme* », *QUADERNI*, N° 95, Hiver 2017-2018, p. 22.
- <sup>131</sup>- Cf. Yana Grinshpun, « Introduction. De la victime à la victimisation : la construction d'un dispositif discursif » in *ARGUMENTATION & ANALYSE DU DISCOURS*

---

Le dispositif victimaire et sa disqualification, n° 23 | 2019, en ligne sur : <https://journals.openedition.org/aad/3400>

<sup>132</sup>- Richard S. Lazarus et Suzan Folkman, *Stress, Appraisal and Coping*, New York (N. Y.), Springer, 1984, cité par Dounia Bouzar in « Méthode expérimentale de déradicalisation : quelles stratégies émotionnelles et cognitives ? » Dounia Bouzar, Marie Martin Dans *Pouvoirs* 2016/3 (N° 158), pages 83 à 96, Mis en ligne sur Cairn.info le 16/09/2016, p. 85.

<sup>133</sup>- Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, Editions Grasset & Fasquelle, 1998, p. 55.

<sup>134</sup>- Maalouf, *ibid.*, p. 50.

<sup>135</sup>- « *Le paradigme de base de la théorie cognitive établit le lien entre émotions, cognitions et comportement. Face à une même situation, l'interprétation individuelle qui en est effectuée influence aussi bien les émotions générées que les choix comportementaux.* » Dounia Bouzar, Marie Martin in « Méthode expérimentale de déradicalisation : quelles stratégies émotionnelles et cognitives ? », *op.cit.*, p. 88.

<sup>136</sup>- Khadra, *op.cit.*, p. 260.

<sup>137</sup>- Ténor, *op.cit.*, p 106.

<sup>138</sup>- in « Terrorisme et radicalisation : un roman pour comprendre », par Anne-Frédérique Hébert-Dolbec, 25 septembre 2018, en ligne sur : le devoir.com

<sup>139</sup>- *Loc.cit.*

<sup>140</sup>- Maalouf, *op.cit.*, pp. 43-44.

<sup>141</sup>- Cf. Justine HUPPE, « Littérature et terrorisme : que dire de ces corpus qui sombrent ? », *op.cit.*

<sup>142</sup>- E. Frèche, *op.cit.*, p. 132.

---

## Bibliographie

### Œuvres du corpus :

- FRÈCHE, Émilie, *Je vous sauverai tous*, Hachette Romans, 1<sup>re</sup> publication janvier 2016 et 2017 pour la présente édition.
- KHADRA, Yasmina, *Khalil*, Editions Julliard, Paris, 2018.
- PAULIN, Frédéric, *La fabrique de la terreur*, Agullo Editions, 2020.
- TÊNOR, Arthur, *Terroriste... toi !*, Oskar Editeur, 2016.

### Ouvrages et articles :

- AYAD, Christophe, « Cimenterie Lafarge : multinationale, Daech et les espions », *Le Monde*, 02 avril 2023.
- BRETON, Philippe, - *L'argumentation dans la communication*, Editions La Découverte, Paris, 1996, 2001, 2003, 2006.
  - *La parole manipulée*, La Découverte/Poche, 2000.
- BECK, Aaron T., *Cognitive Therapy and the Emotional Disorders*, New York (N.Y.), The New American Library, 1976.
- BOUZAR, Dounia et MARTIN, Marie, « Méthode expérimentale de déradicalisation : quelles stratégies émotionnelles et cognitives ? », in *Pouvoirs* 2016/3 (N° 158), pages 83 à 96, Mis en ligne sur Cairn.info le 16/09/2016.
- BOUZAR, Dounia, CAUPENNE, Christophe et VALSAN, Sulayman, *La Métamorphose opérée chez le jeune par les discours terroristes*, en ligne sur : Bouzar-expertises.fr, novembre 2014.
- CHARAUDEAU, Patrick, « Le discours de manipulation entre persuasion et influence sociale », *Acte du colloque de Lyon*, 2009.
- DOURY, Marianne, « L'évaluation des arguments dans les discours ordinaires. Le cas de l'accusation d'amalgame », *Maison des sciences de l'homme/Langage et société*, 2003/3-n°105, p. 9 à 37, en ligne sur : [www.carin.info/revue-langage-et-societe-2003-3-page-9.htm](http://www.carin.info/revue-langage-et-societe-2003-3-page-9.htm)
- FRAGNON, Julien, « La radicalisation sous emprise ? *Le processus de radicalisation au prisme de Stop Djihadisme* », *QUADERNI*, N° 95, Hiver 2017-2018.
- GAUTHIER, Gilles, « L'argument *ad hominem* en communication politique », in *Argumentation et rhétorique*, revue *Hermès*, n° 16, vol. II, 1995.
- GRINSHPUN, Yana, « Introduction. De la victime à la victimisation : la construction d'un dispositif discursif » in *ARGUMENTATION & ANALYSE DU DISCOURS* Le dispositif victimaire et sa disqualification, n° 23 | 2019, en ligne sur : <https://journals.openedition.org/aad/3400>
- GUIDÈRE, Mathieu, « La déradicalisation : conceptions et mises en œuvre », *Cahiers de la sécurité et de la justice*, n° 30, Broché – 1 avril 2015.
- HÉBERT-DOLBEC, Anne-Frédérique, « Terrorisme et radicalisation : un roman pour comprendre », 25 septembre 2018, en ligne sur : le devoir.com

- 
- HUPPE, Justine, « Littérature et terrorisme : que dire de ces corpus qui sombrent ? » *COntEXTES (En ligne)*, Notes de lecture, mis en ligne le 19 mai 2021, consulté le 27 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/10204->
  - KHORSROKHAVAR, Farhad, *La radicalisation*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Collections « interventions, novembre 2014.
  - LABBÉ, Chine et MEVEL, Pauline, « Dounia Bouzar essaime sa méthode de déradicalisation », 3 novembre 2015, en ligne sur : Dounia Bouzar [www.reuters.com](http://www.reuters.com)
  - MAALOUF, Amin, *Les identités meurtrières*, Editions Grasset & Fasquelle, 1998.
  - MAGUED, Névine, « RUSES ET MASQUES DU POUVOIR. Terrorisme d'Etat et stratégies de manipulation des masses dans *La guerre est une ruse* de Frédéric Paulin », in *Revue de la Faculté des Lettres*, Université du Caire, vol. 82, issue 2, janvier 2022.
  - MURAY, Philippe, *Chers djihadistes...*, 1001 Nuits, Paris, 2002.
  - NOUZILLE, Vincent, *Les Tueurs de la République. Assassinats et opérations spéciales des services secrets*, Fayard, 2015.
  - SOTA, Xavier, « "Permis de tuer" : quand les services secrets français règlent leur comptes », le 29/04/2015, en ligne sur : <https://www.sudouest.fr/justice/terrorisme/permis-de-tuer-quand-les-services-secrets-francais-reglent-les-comptes-7829048/php>
  - SOUTRA, Hugo, « Jihadisme : un rapport décrypte le succès des nouvelles « techniques d'embrigadement », 17/11/2014, en ligne sur : [lagazettedescommunes.com](http://lagazettedescommunes.com)
  - « Décision sur " la complicité de crimes contre l'humanité " de Lafarge en Syrie le 18 mai 2022 », in *Le Figaro* et *AFP*, le 24 Mars 2022, en ligne sur : [www.business-humarights.org](http://www.business-humarights.org)
  - « DGSE : les services secrets français » en ligne sur <https://defense-zone.com>, février 17, 2021.
  - « Extrait des conclusions du rapport « *La métamorphose opérée chez le jeune par les nouveaux discours terroristes* » dans *JOURNAL DU DROIT DES JEUNES* 2015/1 (N° 341) en ligne sur [carin.info](http://carin.info)
  - « Renseignement : un mission parlementaire prône le renforcement du contrôle », en ligne sur : [https://www.lexpress.fr/actualites/1/societe/renseignement-un-mission-parlementaire-prone-le-renforcement-du-controle\\_1248670.html](https://www.lexpress.fr/actualites/1/societe/renseignement-un-mission-parlementaire-prone-le-renforcement-du-controle_1248670.html)
  - « Top 10 des trucs qu'on sait sur les services secrets français » en ligne sur : [www.topito.com](http://www.topito.com), publié dans *Histoire* le 19/11/2020.
  - [www.larousse.fr](http://www.larousse.fr)
  - [www.linternaute.fr](http://www.linternaute.fr).

---